L'ESPRIT

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

Spiritus intùs alit. VIRGILE.

Le prix est de 48 sols, *broché.*



M. DCC. LIX.

verront avec plaiſir le caractere de l'Auteur. C'eſt dans ces penſées, qui, liées au corps de l'ouvrage, peuvent cependant ſubſiſter iſolées, que le génie de l'Ecrivain ſe découvre, & ſe fait ſentir d'une maniere plus préciſe & plus énergique : ſon ame s'y peint : dans tout le reſte il eſt entraîné, & pour ainſi dire enveloppé dans ſon ſujet. Et qui peut mieux juſtifier l'eſtime des admirateurs de cet homme célèbre, & confondre la baſſe calomnie & l'envie impuiſſante, que M. de Voltaire lui-même ? C'eſt en le montrant, ou du moins une portion de ſon génie, qu'on peut lui rendre la juſtice qu'il eſt en droit d'attendre de tout homme qui penſe. Sublime quand il parle de l'Etre ſuprême, il tranſporte, il éleve l'ame au-deſſus d'elle-même; ſon génie tout de feu lui communique la grandeur & la magnificence de ſes idées : plein de reſpect pour les vérités de la Religion, il ſubordonne la ſageſſe humaine aux lumieres incompréhenſibles du Chriſtianiſme; il traite avec dignité les devoirs de l'homme; par-tout il montre un cœur ami des vertus, ennemi irréconciliable des vices, déteſtant toute violence, & pénétré des plus tendres ſentimens de l'humanité. *L'Eſprit de M. de Voltaire* fait éloge.



AVIS DE L'EDITEUR.

ON préſente au Public, dans cette édition de *l'Eſprit de M. de Voltaire*, une partie des beautés répandues dans les ouvrages de cet Auteur ingénieux & ſublime. Supérieur preſqu'en tout genre de littérature, c'eſt ſur-tout par les beautés de détail qu'il ſçait trouver l'art d'attacher ſes lecteurs & de charmer les ſpectateurs. Inépuiſable en traits auſſi hardis que nouveaux, toujours varié, toujours original, il parle ſans ceſſe au cœur & à l'eſprit. Auſſi facile que correct, il n'appartient qu'à lui de réunir des perfections qui ſemblent s'exclure, abondance, préciſion, force, délicateſſe, ſimplicité, grandeur : orné ſans affectation, il anime, il décore tout ce qu'il touche. Poëte & Philoſophe, il tempere la ſévérité de la raiſon par les agrémens de la Poëſie : la Philoſophie ſe pare de la ceinture des Graces, & elle prête aux Muſes le compas de la ſageſſe. Enfin, s'il eſt permis d'aſpirer à l'univerſalité de la gloire littéraire, quel Auteur peut fonder ſes prétentions ſur des titres plus légitimes ?

Cette collection ne peut qu'être agréable au Public, & honorable à M. de Voltaire, ſi quelque choſe peut ajouter à ſa réputation. Les lecteurs y

Je ne ſçai s'il y a une preuve métaphyſique plus frappante, & qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui regne dans le monde; & ſi jamais il y a eu un plus bel argument que ce verſet : *Elém. de Phil. Newt. chap.* 1.

Cœli enarrant gloriam Dei.



Je ſerai toujours perſuadé qu'une horloge prouve un Horloger, & que l'univers prouve un Dieu. *Mélang. de Phil. réponſe à M. Katile.*



Newton étoit intimement perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu, & il entendait par ce mot, non-ſeulement un Etre infini, tout-puiſſant, éternel & créateur; mais un Maître qui a mis une relation entre lui & ſes créatures; car, ſans cette relation, la connaiſſance d'un Dieu n'eſt qu'une idée ſtérile qui ſemblerait inviter au crime, par l'eſpoir de l'impunité, tout raiſonneur né pervers. *Elém. de Phil. Newt. chap.* 1.



Les Phyſiciens ſont devenus les hérauts de la Providence : un Catéchiſte annonce Dieu à des enfans, & un Newton le démontre aux Sages. *Mélang. de Litt. chap.* 4. *Théiſme.*



Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles

& dans mes actions; jugez donc en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente. *Elém. de Phil. Newt. chap.* 1.



La Philosophie nous montre bien qu'il y a un Dieu; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le fait; s'il est dans le tems, s'il est dans l'espace, s'il a commencé une fois, ou s'il agit toujours, s'il est dans la matiere, s'il n'y est pas, &c. &c. &c. Il faudrait être lui-même pour le sçavoir. *Elém. de Phil. Newt. chap.* 1.



A ta faible raison garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
nvisible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux, quand son soleil t'éclaire.

Henr. Ch. VII.



Je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature : mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; & cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves. *Dial. de Lucrece, & Possidonius.*



Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant,
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.



On ne connaît pas les voies de la Providence, & les hommes ont tort de juger d'un tout, dont ils n'apperçoivent que la plus petite partie. *Mélang. de Litt. Lhermitte.*



On dit que ces brigands, aux meurtres acharnés;
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelqu'idée;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre ſuprême & la religion.

Orphel. de la Chin. Act. 1.



On ſent naturellement ſa dépendance d'un Etre ſuprême; & l'erreur ſe joignant toujours à la vérité, a fait regarder les Dieux, dans preſque toute la terre, comme des Seigneurs qui venaient quelquefois viſiter & réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples, comme l'aſtrologie: l'une & l'autre ont précédé les tems hiſtoriques; l'une & l'autre ont été un mêlange de vérité & d'impoſture. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. du Japon.*



Il eſt prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puiſqu'en effet peu d'hommes ſouhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre-humain, & plus grand

tort de renier votre Souverain, ſous prétexte que quelques-uns de ſes Sujets ſont malheureux. *Mél. de Litt. De Dieu, chap.* I.



La doctrine des deux principes eſt de Zoroaſtre. Oroſmade ou Oromaze, l'ancien des Jours, & Arcmane, le génie des ténèbres, ſont l'origine du Manichéiſme. C'eſt l'Oſiris & le Tiphon des Egyptiens; c'eſt la Pandore des Grecs; c'eſt le vain effort de tous les Sages, pour expliquer l'origine du bien & du mal. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Perſe & Arabie.*



Vous ne trouvez pas que le Créateur ſoit bon, parce qu'il y a du mal ſur la terre. Mais la néceſſité, qui tiendrait lieu d'un Etre ſuprême, ſerait-elle quelque choſe de meilleur? Dans le ſyſtême qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à ſurmonter, & dans tous les autres ſyſtêmes on a des abſurdités à dévorer. *Mélang. de Littératur. de Dieu.*



——— Le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſouleve les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde
Forme, éleve & détruit les Empires du monde.

Henr. Ch. I.



Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable,

Le Ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puiſſances du ſiécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans :
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Henr. Ch. x.

✤

Ne ſçais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?

Mahomet Ode I.

✤

Le

Le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

Alzire. Act. I.



Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Henr. Ch. I.



L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées;
Il ſçait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années.

Henr. Ch. II.



Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſaper l'édifice;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.

Henr. Ch. I.



O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, & combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.

Henr. Ch. X.

DIEUX.

L'idolâtrie qu'on reproche à tant de nations, eſt encore une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la

théologie des Anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un Dieu ſuprême, maître des Dieux ſubalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appellaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon principe nommé *Oroſmade*, & ils étaient très-éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardoient à peu près comme nous regardons le Diable. Les Guébres encore aujourd'hui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de Dieu. Les anciens Bracmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre ſuprême : les Chinois n'aſſocierent aucun être ſubalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole juſqu'aux tems où le culte de *Fo* & les ſuperſtitions des Bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foudre de leurs Dieux, reconnaiſſaient dans Jupiter le Souverain abſolu du ciel & de la terre. Homere même, dans les plus abſurdes fictions de la Poëſie, ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toujours Jupiter comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoye le bien & le mal ſur la terre, & qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dreſſait des autels; on faiſait des ſacrifices à des Dieux ſubalternes & dépendans du Dieu ſuprême. Il n'y a pas un ſeul monument de l'antiquité, où le nom de Souverain du ciel ſoit donné à un Dieu ſecondaire, à Mercure, à Apollon, à Mars. La foudre a toujours été l'attribut du Maître. *Mélang. de Litt. chap. 60. Des Juifs.*



L'idée d'un Etre ſouverain, de ſa providence,

de ses décrets éternels, se trouve chez tous les Philosophes & chez tous les Poëtes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les Anciens égalassent les Héros, des Génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils appellaient le Pere & le Maître des Dieux, qu'il serait ridicule de penser que nous associons à Dieu les Bienheureux & les Anges. *Mél. de Litt. Des Juifs.*



Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer;
Mais c'est le repentir qui doit les desarmer:
Croyez-moi, les remords à vos yeux méprisables
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide & faible; désormais,
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.

Semiramis. Act. II.



Cette crainte n'est pas honteuse au Diadême;
Elle convient aux Rois, & sur-tout à vous-même;
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les Dieux, les craindre & les servir.

Semiramis. Act. II.



Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels;
Si le crime insolent, dans son heureuse yvresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse?

Oreste. Act. I.



La parole des Dieux n'eſt point vaine & trompeuſe ;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe ;
La peine ſuit le crime : elle arrive à pas lents.

Oreſte Act. I.



Elle n'eſt point à moi : cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur la vertu nous vient d'eux.

Merope Act. V.



Je connais le ſort, il peut ſe démentir ;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience,
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

Merope Act. I.

THÉISME, ATHÉISME.

Le Théiſme eſt une religion répandue dans toutes les religions; c'eſt un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent ſous terre aux quatre coins du monde. Cette mine eſt plus à découvert, plus travaillée à la Chine; par-tout ailleurs elle eſt cachée, & le ſecret n'eſt que dans les mains des adeptes. *Elém. de Litt. & de Ph.*



On demande qui a mis des hommes en Amérique ? Ne pourrait-on pas répondre que c'eſt celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe ?



Renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.

. . . .

. . . .

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Alz. Act. V.



Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire, comme M. Wolf, que les hommes doivent être justes, quand ils auraient le malheur d'être athées? *Mélang. de Litt. Réponse au Roi de Prusse.*



Ignorer ton être suprême,
Grand'Dieu! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Mél. de Litt. Ode sur le Fanatisme.

CHRISTIANISME.

On dit que tous ces livres qu'on a fait depuis peu, pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser, que d'édifier. Ces Auteurs prétendent-ils en sçavoir plus que Jesus-Christ &

ſes Apôtres? C'eſt vouloir ſoutenir un chêne en l'entourant de roſeaux; on peut écarter ces roſeaux inutiles, ſans craindre de faire tort à l'arbre. *Mél. de Phil. Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*



Je n'ai point du tout l'eſpérance de découvrir les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour former le monde, pour le noyer, pour le conſerver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture, ſans prétendre l'expliquer, & ſans oſer admettre ce qu'elle ne dit point. *Mél. de Ph. Diſſ. ſur les Changemens arrivés dans notre Globe.*



L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin; bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.

Henr. Ch. IV.



Amour, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.

De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Henr. Ch. VII.



La Religion Chrétienne, fondée ſur la vérité même, n'a pas beſoin de preuves douteuſes. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*



Ce n'eſt pas à la métaphyſique à prouver la Religion Chrétienne. La raiſon eſt autant au-deſſous de la foi, que le fini eſt au-deſſous de l'infini. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*



Il eſt néceſſaire, pour qu'une religion ſoit vraie, qu'elle ſoit révélée, & point du tout qu'elle rende raiſon de ſes contrariétés prétendues; elle n'eſt pas plus faite pour enſeigner la métaphyſique que l'aſtronomie. *Ibid.*



Nos myſteres ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins revérés par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſçavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. *Mélang. de Litt. & d'Hiſt. Diſc. ſur la Tolérance.*



Il faut s'en tenir à la foi ſeule dans ces matieres

(*Prophéties*); c'est le seul moyen de finir toute dispute. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



L'Ecriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en est resté (ce me semble) d'autre monument sur la terre, que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être justes. *Diss. sur les Changemens arrivées dans notre Globe.*



Ceux qui ont voulu trouver des raisons physiques de ce prodige singulier (*le déluge universel*) n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la mécanique, comment quatre mille personnes furent nourries avec cinq pains & trois poissons. La Physique n'a rien de commun avec les miracles; la religion ordonne de les croire, & la raison défend de les expliquer. *Disgression sur le Déluge.*



A quoi est-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que respecter? *Ibid.*



Il avoue, avec foi, que la religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'église ici-bas combattue,
L'église toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.

Le

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain, qui n'est plus.
Henr. Ch. x.



C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat, qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Henr. Ch. VII.



Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.
Alzire, Act. V.

PERSECUTIONS.

Les hommes s'attachent à leur religion à mesure qu'ils souffrent pour elle. *Essais sur l'Hist. Génér. chap.* 207.



Toute persécution fait des prosélytes, quand elle frappe pendant la chaleur de l'enthousiasme. *Ibid.*



C'est une fable bien méprisable, que Dioclétien ait quitté l'Empire de regret de n'avoir pu abolir le Christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à regner, pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. *Mélang. de Litt. & de Phil. Diocletien.*



Il paraît certain qu'il y eut beaucoup de Chrétiens tourmentés dans l'Empire. Mais il est difficile de concilier avec les Loix Romaines tous ces tourmens recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion des peuples contre les Chrétiens les ait portés à des excès horribles; mais on ne trouve nulle part que ces excès ayent été ordonnés par les Empereurs & par le Sénat. *Ibid.*



Annoncer des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté.

CONFESSION, PENITENCE.

De tant de religions différentes, il n'en est au-

cune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. C'est l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les Bonzes, les Bramins, les Faquirs se dévouent. Et ces tourmens volontaires, qui semblent crier miséricorde pour le genre-humain, sont devenus un métier pour gagner sa vie. *Essais sur l'Hist. Génér. du Japon.*



Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une Langue inconnue; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme (*Mademoiselle de la Valiere*) accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaisirs. Un Roi, qui punirait ainsi une femme coupable, seroit un tyran; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé.

Il n'y a presque point d'exemples de Politiques qui ayent pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour; mais ceux qui gouvernent les ames, n'ont guéres d'empire que sur les faibles. *Essais sur l'Hist. Général. Anec. de Louis XIV, chap.* 158.



On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets.

Cet usage si saintement établi chez les Chrétiens fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus, sur-tout lorsque dans les divisions

entre les Empereurs & les Papes, dans les factions des villes, les Prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du tems du Roi Henri IV. Presque tous les Confesseurs refusaient d'absoudre les Sujets qui reconnaissaient leur Roi. *Essais sur l'Hist. Gén. de la Relig. du tant de Charlemagne.*



Telle est la déplorable condition des hommes, que les remedes les plus divins ont été tournés en poison. *Ibid.*

ENFER.

Les hommes, qui ont tous un fond de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le Ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout tems & en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est méchant. *Differtat. en tête de Semiramis.*



————————— De plus sévéres loix
Punissent en ces lieux (*les enfers*) les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,

De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres.
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'inestimable prix des vertus de nos peres.
Êtes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse,
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans ; vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute & de faiblesse,
Avez seché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mere,

Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui desobéir.
Ne crois pas, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans :
Mais ici c'est un pere, il punit ses enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
Il ne sçait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Henr. Ch. VII.



O justice éternelle! abîme impénétrable!
Ne distinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui céde à sa voix?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Le Ciel ne nous doit rien, quand il nous donne l'être.

Oreste Act. III.

ROME, PONTIFES, POLITIQUE, EXCOMMUNICATIONS, DISPENSES, SCHISME, EGLISES LATINE ET GRECQUE

Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à con-

quérir la moitié du monde connu. *Essais sur l'Hist. Génér. Etat de l'Europe avant Louis XIV.*

Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois;
L'Univers fléchissait sous son aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.
Elle a sçu sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole où regnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,
Les tombeaux des Catons, & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

Henr. Ch. IV.



Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil imposant du triple diadême,
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Ibid.



Sous le puissant abri de son bras despotique
Au fond du Vatican regnait la politique,

Fille de l'intérêt & de l'ambition,
D'où nâquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingenieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

Henr. Ch. IV.



Une des sources du malheur de Louis le faible (*le Débonnaire*) & de tant de desastres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître d'accorder de la puissance, dans le monde, à ceux qui ont renoncé au monde. *Essais sur l'Hist. Génér. chap.* 14.



Lothaire, descendant de Charlemagne, fut le premier qui alla plaider à trois cens lieues de chez lui (*à Rome*) devant un Juge étranger, pour sçavoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différend. *Ibid. chap.* 20.



On n'examine point si cette nouvelle Jurisprudence est utile ou dangereuse; on n'écrit ni comme Jurisconsulte,

Jurisconsulte, ni comme Controversiste : mais toutes les Provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains & les peuples Orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des peres de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique ; on ne connaît point chez eux de procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce. *Essais sur l'Histoire Génér. chap.* 21.



Louis le Débonnaire avait été le premier exemple du pouvoir des Evêques sur les Empereurs. Lothaire de Lorraine fut l'époque du pouvoir des Papes sur les Evêques. Il résulte de toute l'histoire de ces tems-là, que la société avait peu de règles certaines chez les Nations Occidentales, que les Etats avaient peu de loix, & que l'Eglise voulait leur en donner. *Ibid. chap.* 13.



Nous avons vu de nos jours des Particuliers épouser leurs niéces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. *Ibid. ch.* 29.



On condamne hautement à Rome la pluralité des Bénéfices avec charge d'ames ; & on donne tous les jours des Bulles à un Allemand pour cinq ou six Evêchés à la fois. C'est, dit-on, que les Evêques Allemands n'ont point charge d'ames. *Ibid. ch.* 40.



Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'Empire à la Tiare. *Essais sur l'Hist. Génér. chap.* 166.



Les Papes étaient alors (*IX. siécle*) en quelque sorte semblables aux Califes de Bagdat, qui révérés dans tous les Etats Musulmans, comme les Chefs de la Religion, n'avaient plus guéres d'autre droit que celui de donner des investitures de Royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre ces Califes & ces Papes cette différence, que les Califes étaient tombés, & que les Papes s'étaient élevés. *Ibid. chap.* 22.



Les Princes étaient bien malheureux alors (*dans le XII. siécle*) exposés sans cesse à l'excommunication chez eux & à Rome. Mais les peuples étaient plus malheureux encore : l'anathême retombait toujours sur eux, & la guerre les dépouillait. *Ibid. chap.* 41.



Les premiers Pontifes, en ne se mêlant des querelles temporelles, que pour les appaiser, en avertissant les Rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme les images de Dieu sur la terre; mais les hommes sont réduits à n'avoir

pour leur défense, que les loix & les mœurs de leur pays : loix souvent méprisées, & mœurs souvent corrompues. *Essais sur l'Hist. Génér. ch.* 40.



Les Papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la Chrétienté des Légats, qu'on nommoit *à latere*, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les Eglises, en exigeaient des décimes, donnaient les Bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des Rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur Tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, &c. *Ibid. ch.* 31.



Il est singulier que les Empereurs d'Allemagne ayent pris tant de fois Rome, & n'y ayent jamais regné. *Ibid. chap.* 36.



C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage. *Ib. chap.* 84.



Rome tant de fois saccagée par les Barbares, abandonnée des Empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne discipline,

ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos. Elle l'aurait goûté, si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son Evêque, comme le furent depuis tant de villes de l'Allemagne, & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des Chrétiens, qu'un Evêque pût être Souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du Sacerdoce & de l'Empire dans d'autres religions. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 6.*



Il est certain que s'il n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le sens de l'écriture & les dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui savaient lire. Car enfin le Divin Législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très-peu de choses, & ils les ont dites d'une maniere qu'il est quelquefois très-difficile d'entendre par soi-même : presque chaque mot peut susciter une querelle. *Ibid. chap.* 109.



L'Eglise Romaine a toujours eu l'avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance : on peut même remarquer que parmi les Papes, ceux qui ont montré le plus de hauteur sont ceux qui nâquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des Couvens où l'on ne reçoit que des Nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité. *Ibid. chap.* 37.



La maxime de France eſt de le regarder (*le Pape*) comme une perſonne ſacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiſer les pieds, & lier quelquefois les mains. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 166.



Les Pontifes de Rome, adorés & maltraités, reſſemblaient, ſi on l'oſe dire, aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits. *Ibid. chap.* 91.



Alexandre VI. laiſſa dans l'Europe une mémoire plus odieuſe que celle des *Néron* & des *Caligula*, parce que la ſainteté de ſon miniſtere le rendait plus coupable. *Ibid.*



Les excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embraſent un Etat, que quand ils trouvent des matieres combuſtibles. *Ibid. chap.* 29.



———————— Songez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Henr. Ch. III.



Les Grecs anathématiſaient les Latins, parce qu'ils ſe ſervaient de pain non levé pour l'Euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs Prêtres ne ſe faiſaient point

raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient. *Essais sur l'Hist. Gén. ch.* 21.



L'Eglise Grecque (*au IX. siécle*) méprisait l'Eglise Romaine. Les sciences fleurissaient à Constantinople ; mais à Rome tout tombait, jusqu'à la Langue latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le tems de Lucrèce & de Cicéron, jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'Evêque Luitprand, envoyé depuis en ambassade par les Othons, rapporte que les Grecs n'appellaient *S. Grégoire le Grand*, que *Grégoire Dialogue*, parce qu'en effet ses Dialogues sont d'un homme trop simple. Le tems a tout changé. Les Papes sont devenus de grands Souverains. Rome le centre de la politesse & des arts, l'Eglise Latine sçavante ; & le Patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, Evêque d'un peuple esclave. *Ibid.*



La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux Eglises d'Orient. Les Evêques, sous les yeux du maître, resterent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples. *Ibid. chap.* 7.

ECCLÉSIASTIQUES, SORBONNE, SOCIETÉS RELIGIEUSES.

Un Prêtre, quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

Œdipe, Act. III.



——— Obſcur & ſolitaire,
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtere,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon Temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa tiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.

Semiramis. Act. I.



Les Pariſiens aſſiégés par les Normands, avaient à leur tête non-ſeulement le Comte Eudes, mais encore leur Evêque Goſlin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brèche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture, & ayant planté la croix ſur le rempart combattait à ſa vue.

Ce Prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chere; car s'il arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtere de l'autel, il les arma pour cet autel même, & pour ſes citoyens dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, qui eſt toujours au-deſſus des loix. Ses Confreres ne s'étaient armés que dans des guerres civiles &

contre des Chrétiens. Peut-être si l'apothéose est dûe à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce Prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 16.



——————— La Sorbonne antique;
C'est-là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modéles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidéles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur.
Henr. Ch. IV.



L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres, à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi

Ainfi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Henr. Ch. V.



Alfred, *Roi d'Angleterre*, rebâtit plufieurs égliſès, mais aucun monaſtere. Il penſait ſans doute que dans un état déſolé qu'il fallait repeupler, il eût mal ſervi ſa patrie en favoriſant trop ces familles immenſes ſans peres & ſans enfans, qui ſe perpétuent aux dépens de la nation : auſſi ne fut-il pas mis au nombre des Saints ; mais l'hiſtoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faibleſſe, le met au premier rang des Héros utiles au genre humain, qui ſans ces hommes extraordinaires, eut toujours été ſemblable aux bêtes farouches. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén ch.* 18.



Il y a tel Couvent inutile au monde, à tous égards, qui jouit de 200000 livres de rente. La raiſon démontre, que ſi on donnait ces 200000 liv. à cent Officiers, qu'on marierait ; il y aurait cent bons citoyens récompenſés, cent filles pourvues, quatre cens perſonnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fainéans. Elle démontre encore que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & de ſoldats. Voilà ce que tout le monde déſire, depuis le prince du ſang, juſqu'au vigneron. La ſuperſtition ſeule s'y opposerait ; mais la raiſon, ſoumiſe à la foi, doit écraſer la ſuperſtition. *Mélang. de Litt. chap. 2. Sur l'adminiſtration publique.*

Rien ne nous irrite plus qu'un Religieux devenu puiſſant. Son pouvoir nous paraît une violation de ſes vœux; mais s'il abuſe de ce pouvoir, il eſt en horreur. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 108.

JANSÉNISME, CONVULSIONS.

Il ſerait très-utile à ceux qui ſont entêtés de toutes ces diſputes, de jetter les yeux ſur l'hiſtoire générale du monde. Car en obſervant tant de nations, tant de mœurs, tant de religions différentes; on voit le peu de figure que font ſur la terre un Moliniſte & un Janſéniſte. On rougit alors de ſa frénéſie pour un parti qui ſe perd dans la foule, & dans l'immenſité des choſes. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 208.



Au lieu d'imiter Rome, qui avait pluſieurs fois impoſé ſilence aux deux partis; au lieu de réprimer un religieux (*Le Pere le Tellier*) & de conduire le Cardinal (*de Noailles*) au lieu de défendre ces combats comme les duels, & de réduire tous les Prêtres, comme tous les Seigneurs, à être utiles ſans être dangereux.

Au lieu d'accabler enfin les deux partis ſous le poids de la puiſſance ſuprême, ſoutenue par la raiſon & par tous les Magiſtrats : Louis XIV. crût bien faire de ſolliciter lui-même à Rome une déclaration de guerre, & de faire venir la fameuſe Conſtitution, qui remplit le reſte de ſa vie d'amertume. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 208.



Le tombeau du Diacre *Paris* fut le tombeau du Jansénisme, dans l'esprit de tous les honnêtes gens. Ces farces auraient eu des suites sérieuses dans des tems moins éclairés. Il semblait que ceux qui les protégaient, ignorassent à quel siècle ils avaient à faire. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 208.



Je ne ferais nulle mention d'une folie épidemique qui saisit le peuple de Dijon en 844. à l'occasion d'un saint Benigue qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de tems en tems sur la scène du monde ; mais aussi le bon sens est le même dans tous les tems : & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés sur le tombeau, de je ne sçai quel Diacre de Paris, que ce dit en 844. un Evêque de Lyon sur ceux de Dijon. » Voilà un étrange Saint, qui estropie ceux qui ont » recours à lui : il me semble que les miracles de» vraient être faits pour guérir les maladies, & » non pour en donner. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 121.

DISPUTES, THEOLOGIQUES, SECTES, FANATISME, INQUISITION, HERESIES, GUERRES DE RELIGION, LIGUE, MASSACRE DE LA S. BARTHELEMI.

Les hérésies semblent être le fruit d'un peu de science & de loisir. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 35.

Tous les réformateurs ont toujours affecté des mœurs sévères. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 69.*



Je ne décide point entre Geneve & Rome,
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.

Henr. Ch. II.



J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
Je l'ai vû sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par des détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussiere,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiere;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors en cette grotte obscure
De ma religion je vins pleurer l'injure,
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours.
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.

Henr. Ch. I.



Vers l'an 1559. quelques Calvinistes s'étaient d'abord insinué dans le Peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi ; il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 115.



Les sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands Princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plutôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques qui passent comme la suette & la cocluche. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap.* 9.



Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprétes de la divinité, en un mot les Théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées, & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre par un sophisme. *Mélang. de Poëſ. & Litt. réponse au Roi de Prusse.*



Les Métaphysiciens & les Théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs, qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. *Mél. de Litt. & de Phil. chap.* 29.

En matière de Religion, l'entousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'acheve. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 117.



Les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 145.



L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'entousiasme, & se mêle sans qu'on s'en apperçoive, à la piété la plus austère. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 117.



On a disputé sur-tout ce qu'on connaît, & surtout ce qu'on ne connaît pas. Mais les disputes des anciens Philosophes furent toujours paisibles, & celles des Théologiens, souvent sanglantes, & toujours turbulentes. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 208.



Les querelles Théologiques avaient plus de poids en Orient, parce que les Prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cause de la paix Théologique en Occident; c'est l'ignorance qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 22.



La fureur d'entousiasme n'est gueres que dans les sectes naissantes. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 20.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple; quand elle domine le peuple, elle le souleve contre son Prince. *Mélang. de Litt. & Phil. chap. 2.*



Quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt de sacrifier la nature à la superstition. Que de peres ont détesté & déshérité leurs enfans! que de freres ont poursuivi leurs freres par ce funeste principe! j'en ai vu des exemples dans plus d'une famille. *Lett. au Roi de Prusse, sur la Trag. de Mahom.*



Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 26.*



La volupté & la superstition ont leur source dans la faiblesse. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 44.*



Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens, elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas tou-

jours de la cigüe à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'azyle de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophête, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz*, *M. Wolf*: il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un Roi philosophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe; on voit dans ce même siècle, où la raison éleve son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre. *Lett. sur la Tr. de Mahom. au Roi de Prusse.*



Il n'y a pas un seul exemple sur la terre de philosophes qui se soient opposés aux loix du prince. Il n'y a pas un seul siècle où la superstition & l'entousiasme n'ayent causé des troubles qui font horreur. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*



O superstition! tes rigueurs inflexibles;
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.

Trag. de Mahom. Act. 2.



Les premiers observateurs du cours véritable des astres leur attribuerent de fausses influences. Les fondateurs des Religions étrangères, en reconnaissant la Divinité souillerent le culte par des superstitions. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 120.*

C'est

C'eſt le caractère des barbares, de croire la Divinité malfaiſante : les hommes font Dieu à leur image. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 8.



Il faut attribuer au tribunal *de l'inquiſition* cette profonde ignorance de la ſaine philoſophie où l'Eſpagne demeure plongée, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi le ſphère de nos connaiſſances. Jamais la nature humaine n'eſt ſi avilie que quand l'ignorance eſt armée du pouvoir. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 18.



Ce ſanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.

Henr. Ch. VI.



Un doux Inquiſiteur, un Crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,

Tandis que de la grace ardent à se toucher,
Le Peuple en louant Dieu, danse autour du bucher.

Poëme sur la Loi Nat. 1re. *Partie.*



Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux,
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Henr. Ch. V.



Si Newton était né en Portugal, & qu'un Dominiquain eût vû une hérésie dans la raison inverse du quarré des distances, on aurait revêtu le Chevalier *Isaac Newton* d'une *sanbenite* dans un *Auto-da-fé. Mélang. de Litt. & de Phil. chap.* 29.



On a souvent demandé pourquoi ceux que leur ministère engage à être savans & indulgens, ont été si souvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans, parce qu'ils avaient longtems étudié, & ils ont été cruels, parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les Inquisiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le système de *Copernic*, non seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce système. La terre a beau être emportée autour du Soleil, ainsi que les autres planettes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est

toujours en sûreté, quand il n'eſt combattu que par des Philoſophes; toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates?* C'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur, les *Socrates* nous mépriſent. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap.* 29.



On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ſes Dieux; qu'aurait-il dit, s'il avait vû un *Auto-da-fé. Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 118.



Un inſpiré qui cabale, n'eſt-il pas convaincu d'être un fourbe? L'imagination humaine eſt capable de réunir ces deux excès qui ſemblent s'exclure. (*La fourberie & le fanatiſme.*) *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 208.



Il vaut mieux recevoir cent Bulles erronnées, que de mettre cent Villes en cendres, comme ont fait les Huguenots & leurs Adverſaires. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 208.



Il y a peu de points de controverſe qui n'ayent cauſé une guerre civile, & les nations étrangeres, peut-être notre poſtérité, ne pourront un jour comprendre que nos peres ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 165.

La raison en se perfectionnant, détruit le germe des guerres de Religion. C'est l'esprit philosophique qui a banni cette peste du monde. *Mélang. de Litt. & de Phil. ch. 2.*



L'esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de la Religion. J'ai recherché longtems, comment & pourquoi cet esprit dogmatique, qui divisa les écoles de l'antiquité payenne sans causer le moindre trouble, en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul Fanatisme qui en est cause; car les Gymnosophistes & les Bramins, les plus fanatiques des hommes, ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 207.*



Pourquoi obéirai-je en aveugle à des aveugles qui me crient. Haissez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des freres, celui d'intolérance peut former des monstres. *Lett. au Roi de Prusse sur Mahomet.*



La discorde attentive, en traversant les airs
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
Elle amene à l'instant de ces royaumes sombres
Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres.

Il vient, le Fanatisme, est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire
Et reçû dans son sein, l'embrasse & la déchire.

Henr. Ch. v.



Il est affreux sans doute que l'Eglise chrétienne ait toujours été déchirée par ses querelles, & que le sang ait coulé pendant tant de siécles par des mains qui portaient le Dieu de paix : cette fureur fut inconnue au Paganisme, il couvrit la terre de ténébres, mais il ne l'arrosa que du sang des animaux ; & si quelquefois chez les Juifs & chez les Payens on dévoua des Victimes humaines, ces dévouemens tous terribles qu'ils étaient ne causerent pas de guerres civiles. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 207.



Ne pourrait-on pas trouver l'origine de cette nouvelle peste qui a ravagé la terre, dans l'esprit républicain qui anima les premieres Eglises? Les assemblées secrettes qui bravaient d'abord dans des grottes & dans des caves, l'autorité des Empereurs romains, formerent peu à peu un état dans l'Etat. C'était une république cachée au milieu de l'empire. Constantin la tira de dessous terre pour la mettre à côté du trône. Bien-tôt l'autorité attachée aux grands siéges se trouva en opposition avec l'esprit populaire, qui avait inspiré jusqu'alors toutes les assemblées des Chrétiens. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 207.



La ſaine philoſophie qui commença vers le milieu de ce ſiécle (*de Louis XIV.*) à percer un peu dans le monde, devait dégoûter à la longue les honnêtes gens des diſputes de controverſe. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 207.



La modération ſemble aujourd'hui prendre, dans les deux partis oppoſés, la place des anciennes fureurs. Si le même eſprit ſanguinaire avait toujours préſidé à la religion, l'Europe ſerait un vaſte cimetiere. L'eſprit de philoſophie a enfin émouſſé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé deux cens ans de frénéſie pour arriver à des jours de repos. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 113.



Si on ouvrait toutes les archives, on y verrait toujours la Religion immolée à l'intérêt & à la vengeance. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 148.



Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans ſous leurs toits embrâſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés:
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre,
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,

Ce que vous-même encor à peine vous croirez :
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

Henr. Ch. II.



Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendart de la Croix flottait au milieu d'elle ;
Ils chantent & leurs cris dévots & furieux,
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux,
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles Soldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras.
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice,
Dans les murs de Paris cette infâme milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayene, qui de loin voit leur folle entrepriſe ;
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe ;
Il ſait, combien le peuple avec ſoumiſſion,
Confond le Fanatiſme & la Religion ;
Il connaît ce grand art aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe, & l'erreur du vulgaire.

Henr. Ch. IV.



Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un Géant haut de ſoixante & dix pieds; bien-tôt après tous les Docteurs examinent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles : on crie, on cabale, on ſe bat; ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du Géant n'a que quinze lignes de diamêtre, font bruler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. Mais, Meſſieurs, votre Géant exiſte-t-il? dit modeſtement un paſſant. Quel doute horrible! s'écrient tous ces diſputans : quel blaſphême! quelle abſurdité! alors ils font tous une trêve pour lapider le paſſant, après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la maniere la plus édifiante, ils ſe battent entre eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 39.*



Ce Fanatiſme ſacrilége
Eſt ſorti du ſein des autels,
Il les profane, il les aſſiége;
Il en écarte les mortels,
O Religion bienfaiſante!
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né de ton chaſte flanc,
Mere tendre, mere adorable!
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang.

Ode ſur le Fanatiſme.



Le

Le Fanatique aveugle & le Chrétien sincére ;
Ont porté trop souvent le même caractere ;
Ils ont même courage, ils ont même désirs ;
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs :
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous sommes ;
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Henr. Ch. v.



Louis XI. donna par contrat de mariage le Comté de Boulogne à la sainte Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge Comtesse, mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche, & que Dieu doit punir. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 80.



Heureux tous les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les Héréfiarques s'étaient soumis avec autant de modération, avec une douceur aussi magnanime que le grand Archevêque de Cambrai, qui n'avait nulle envie d'être Héréfiarque ; je ne sai pas s'il avait raison de vouloir qu'on aimât Dieu pour lui-même ; mais M. *de Fenelon* méritait d'être aimé ainsi. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap.* 9.



RELIGIONS MAHOMÉTANE, PAYENNE, ORACLES DU PAGANISME, PRODIGES.

Les Religions durent toujours plus que les empires. Le Mahometisme fleurissait, & l'empire

des Caliphes était détruit par la nation des Turcomans. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 43.



Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle des Califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques. *Es. sur l'Hist. Gén. chap.* 4.



Les Califes n'étaient plus que les chefs de la religion, tels que le *Dairi* pontife du Japon, qui commande en apparence aujourd'hui au *Cubosama*, & qui lui obéit en effet; tels que le Sherif de la Mecque, qui appelle le Sultan Turc son vicaire; tels enfin qu'étaient les Papes sous les Rois Lombards. *Es. sur l'Hist. Gén. chap.* 43.



Je ne compare point sans doute le trône de l'erreur à celui de la vérité. Je compare les révolutions. *Ibid.*



Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles,
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.

Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.

Œdipe, Act. II.



Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains ;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par pitié les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois ;
Sur-tout quand l'intérêt pere de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

Oedipe, Act. III.



Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtére ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande ?
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans,
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne ſont pas ce qu'un vain peuple penſe
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Oedipe, Act. I.



—— Ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté quon rend les Dieux faciles:
Ce fantôme inoui qui paraît en ce jour,
Qui nâquit de la crainre & l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges;
Ils sont l'appas grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.

Semiramis. Act. II.



—— J'ai fait en secret, moins fiere & plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Libie.
Comme si loin de nous, le Dieu de l'Univers
N'eut mis la vérité qu'au fonds de ces déserts.

Semiramis. Act. I.



Du Ciel, quand il le faut, la justice suprême,
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même;
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la terre & l'exemple des Rois.

Semiramis. Acte III.

L'HOMME.

On peut dans une Satyre montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre

du malheur & de la brieveté de la vie, nous devons nous étonner, & nous féliciter de notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



Quand il faut rendre son corps aux élémens, & ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. *Micromégas chap.* 5.





Qui pourrait redouter & refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie & marche au-devant d'elle,
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regret.
L'Orphelin de la Chine, Acte I



Inexplicables humains, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes? *Le Monde comme il va, chap.* 64.



L'homme n'est point une énigme, comme on se le figure, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supé-

rieur aux animaux, auxquels il eſt ſemblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il reſſemble probablement par la penſée. Il eſt comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal & de bien, de plaiſir & de peine. Il eſt pourvû de paſſions pour agir, & de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'homme étoit parfait, il ſerait Dieu; & ces prétendues contrariétés, que vous appellés contradictions, ſont les ingrédiens néceſſaires qui entrent dans le compoſé de l'homme, qui eſt comme le reſte de la nature, ce qu'il doit être. Voilà ce que la raiſon peut dire: ce n'eſt donc point la raiſon qui apprend aux hommes la chûte de la nature humaine, c'eſt la foi ſeule à laquelle il faut avoir recours. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*



L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, Philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct sûr & prompt, qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable, avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meure pour renaître?

Poëme ſur la Loi Nat. IIe. *Partie.*



Il eſt bien certain, que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon, dont le pere portait du fumier, & un ânon, dont le pere portait des reliques. L'éducation fait

la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encore plus. *Anecdoctes sur le Czar.*



La nature en tous sens a ses bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!

Dis. IIe. sur la Liberté.



Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Ibid.



Hélas! grands & petits, & sujets & Monarques,
Distingués un moment, par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur;
Tout mortel est chargé de sa propre douleur:
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.

Orphelin de la Chine, Acte II.



N'espérons des humains, rien que par leur faiblesse.

Brutus, Acte III.



Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains?

Mahom. Acte V.



Croyés-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Alzire. Act. I.



Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance
Eut, à deux jours au plus, borné notre éxistence ;
Il nous aurait fait grace ; il faudrait consacrer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;
Le tems est assés long, pour quiconque en profite,
Qui travaille, & qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-tems.

Discours IIe. *de la nature de l'hom.*



Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons ayeux étaient dans l'ignorance,
Ne connaissaient ni le tien, ni le mien ;
Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien.
Ils étaient nuds, & c'est chose très claire,
Que, qui n'a rien, n'a nul partage à faire.

Le Mondain.



Nous pensons dans l'opulente oisiveté de nos villes que tout l'univers nous ressemble, & nous ne songeons pas que tous les hommes ont vécu long-tems comme le reste des animaux, ayant souvent à peine le couvert & la pâture au milieu même des mines d'or & de diamans. *Chap. 121 de l'Ethiopie.*



Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle ;

nouvelle ; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vues fines apperçoivent. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



C'est une étrange rage que celles de quelques Messieurs, qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un Charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pillules. *Lettre à M. de s'Gravesende, Mél. de Litt.*



Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux, sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est je crois d'un homme sage. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



Qui sçait les ressorts secrets des fautes & des injustices des hommes ? *Essais sur l'Hist. ch. 68.*



Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions ; c'est-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre. *Mél. de Litt. ch. 56.*



Le courage s'épuise, & manque à la vieillesse.

Oreste, Act. IV.

NATURE.

La Nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet Univers ;
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit, tout peuple a ſon langage,
Ses ſons & ſes accens à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la Nature éxactemenr notés :
L'oreille heureuſe & fine en ſent la différence.
Temple du Goût.

✥

Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude.
Mahom. Act. IV.

✥

Periſſe la Maratre !
Périſſe le cœur dur, de ſoi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang,
Le barbare plaiſir d'hériter de ſon ſang !
Merope Act. I.

✥

La Nature un moment jette un cri qui l'allarme ;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, & ſeul eſt entendu. *
Oreſte, Acte III.

✥

* C'eſt Egiſte dans Oreſte, c'eſt un Tyran qui parle.

La Nature & l'hymen, voila les loix premieres;
Les devoirs, les liens des Nations entieres:
Ces loix viennent des Dieux; le reste est des humains.

Orphelin de la Chine, *Acte II.*



Tout ce qui tient intimement à la nature humaine, se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre? Tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent, & c'est un hasard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature; il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il répand la variété sur la scéne de l'univers; la nature y répand l'unité; elle établit par tout un petit nombre de principes invariables: ainsi le fonds est toujours le même, & la culture produit des fruits différens. *Essais sur l'Hist. ch.* 211.

HUMANITE'.

Je lis au cœur de l'homme & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, & le style énergique
De ce fameux *Pascal*, ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes!
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.

Mélang de Litt. & de Poésies:
Réponse à une Dame.



Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas :
Les miracles sont bons ; mais soulager son frere,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.

Mél. de Lit. & de Poésies.
VIIe *Discours sur la vraie vertu.*



On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité, où leurs défauts devaient les ensevelir. *Ouvr. Drammatiques. Discours Préliminaire sur Alzire.*



Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique attroce, qui fait croire la cruauté nécessaire ; mais personne ne répand le sang pour son plaisir. *Essais sur l'Hist. ch.* 65.



La religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent gueres plus juste. Etre fidele à quelques pratiques inutiles, & infidele aux vrais devoirs de l'homme. Faire certaines prieres & gar-

der ses vices. Jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter: voilà sa religion. Celle du Chrétien véritable, est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal. *Ouvr. Dram. Discours Préliminaire sur Alzire.*



Le genre-humain serait trop malheureux, s'il étoit aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire. *Essais sur l'Hist. Mort de Madame, ch.* 118.



Vivons en paix, adorons notre pere commun; vous avec vos ames sçavantes & hardies; nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre, passons-le doucement, sans nous quereller pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain. *Mél. de Litt. de l'Ame chap.* 26.



Saladin laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs, & Chrétiens: voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont freres, & que pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. *Essais sur l'Hist. Saladin ch.* 45.



Il y a souvent des hommes, qui sans avoir acheté

le droit de juger leurs semblables, aiment le bien public, autant qu'il est négligé quelquefois par ceux qui acquierent, comme une métairie, le pouvoir de faire du bien & du mal. *Mél. de Litt. ch.* 42.



Ceux qui persécutent un Philosophe, sous prétexte que ses opinions peuvent être dangereuses au public, sont aussi absurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'Algebre ne fit rencherir le pain au marché; il faut plaindre un être pensant qui s'égare; le persécuter, est insensé & horrible. Nous sommes tous freres; si quelqu'un de mes freres, plein du respect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne salue pas notre pere commun avec les mêmes cérémonies que moi; dois-je l'égorger & lui arracher le cœur. *Mél. de Litt. Théisme ch.* 40.



Il faut aimer, & très-tendrement les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son pere, ses enfans; il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



Sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne meriterait gueres le nom de Philosophe. *Mél. de Phil. I. Part. ch.* 6.



C'est une chose bien déplorable que la même religion, qui ordonne le pardon des injures, ait fait commettre depuis long-tems tant de meurtres, & cela en vertu de cette seule maxime, que quiconque ne pense pas comme nous est reprouvé, & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur. *Essais sur l'Hist. ch.* 143.



On prétend qu'on est moins malheureux quand on ne l'est pas seul, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné, comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux seroit une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux foibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage. *Mél. de Litt. Le Pécheur.*



Dans nos jours passagers de peines, de miseres ;
Enfans du même Dieu, vivons du moins en freres ;
Aidons nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie :
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,
Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans :
Remede encor trop faible à des maux si constans.

Ah n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte !
Je crois voir des forçats dans leurs cachots funeſtes,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

Poëme ſur la Loi naturelle, III *partie.*



A la Religion diſcrétement fidele,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui, ſonge à gagner le port:
Qui pardonne a raiſon, & la colere a tort.

Ibid.



Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ces ſtoïques mains
De ſe ſoüiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée:
Pour ſa défenſe ſeule, il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Henr. Ch. VIII.



Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre
Comme un fleau du ciel affreux, mais néceſſaire.

Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.

Henr. Ch. VI.



J'aime peu les héros, ils sont trop de fracas;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant partout la mort & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haissables.

Mél. de Litt. Lettre au R. de Prusse.



Consulter la prudence, & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste;
Le Conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment Roi, sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait aimer, faut-il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente Rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, & ses murs abbatus,
N'ont point éternisé le grand nom de *Titus*.
Il fut aimé, voila sa grandeur véritable.

Mél. de Litt. Rép. au R. de P.



I

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant qui de son frere
Soulagera en secret la misere,
Est mon exemple & mon Docteur;
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

Ode sur le Fanatisme.



Si l'éternelle loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
Enfans du Tout-Puissant, mais nés dans la misere,
Nous étendons les mains vers notre commun pere.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au Potier,
Pourquoi suis-je si vil, si faible, si grossier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne en se formant, qui tombe fracassée,
De la main du Potier, ne reçut point un cœur,
Qui désirât les biens, & sentit son malheur

Poëme sur le désastre de Lisbonne.



De l'Inde aux bornes de la France,
Le soleil en son vaste tour

Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devrait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des freres!
Jettés ces armes mercenaires;
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans l'horrible nuit du trépas?

Ode ſur la Paix,



Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom ſacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe livrer,
Malheureux dont le cœur ne ſait pas comme on aime;
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Epître aux Mânes de Génonville.



Aimés Dieu, lui dit-il, (*Jeſus-Chriſt*), mais aimés les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi! c'eſt aſſez le ciel même
A daigné nous tout dire, en ordonnant qu'on aime;
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très bien fait, le ſervir encor mieux:
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.

VIIe *Diſcours ſur la vraie vertu.*



C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant.



Ce mot de *bienfaisance*, il me plaît, il rassemble,
Si le cœur en est crû, bien des vertus ensemble;
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des sots,
Qui pesés la parole, & mesurés les mots,
Pareille expression vous semble hazardée:
Mais l'Univers entier en doit chérir l'idée.

Ibid.



Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne,
Et cousu d'or, dans le luxe plongé
Plaint le pays de tailles surchargé.

Mél. de Litt. Vie de Paris & de Versailles.



Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire.
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

IIe *Discours sur la Liberté.*



Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre:
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.

Alzire, Act. II.



——— *Tendés* une main bienfaiſante
A cet infortuné que le ciel *vous* préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux.

Merope Act. II.



La pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix.

Sémi. Acte V.



Il n'y a gueres que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Préface de Rome Sauvée.*



Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts.

Alz. Act. II.



De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſés de l'être;
Pour aimer à donner ſes ſoins compâtiſſans
A des cœurs vertueux que l'on croit innocens.
Exterminés, grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

Mahom. Act. 3.



Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voudrait aimer!

Ibid.



VERTUS, AMITIÉ.

Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure :
Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie & rend la mort affreuse !

Mél. de Poés. &c. Vie de Paris.



Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
Sans toi l'homme est tout seul ; il peut par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.

Mél. de Poés. IV. Discours.



On me dit, je vous aime, & je crus comme un sot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain desir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractere,
Et perdant la raison dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.

Ibid.



Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vû force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons;
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tous remplis;
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux,
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu, par-tout le vice abonde,
Un coffre fort est le Dieu de ce monde.

La Prude Act. 1.



Si les hommes étaient de pures machines, que deviendrait l'amitié, sentiment dont tous les cœurs bienfaits font leurs délices?

Quoi! un cœur tendre & généreux, un esprit sage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau & se briser à force de servir? *Mél. de Poésie & Litt. Réponse au R. de Prusse.*



Un esprit mâle & ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des loix.

Le Duc de Foix Act. 1.



Les yeux de l'amitié ſe trompent rarement.

Oreſte Act. IV.



L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux.

Oedipe Act. I.



L'amitié vit avec très-peu de Dieux.

Mél. de Poëſies & de Litt. Temple de l'amitié.



Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis?
Tu les a vûs chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Ventant mes goûts d'un eſprit complaiſant;
Et ſur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

Enſant Prodigue Act. II.



Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne,
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

La Prude Acte I.

COURAGE,

COURAGE, FERMETE', GRANDEUR D'AME, HÉROISME, GÉNÉROSITÉ, MODÉRATION, SAGESSE, GLOIRE, LIBERTÉ, FIDÉLITÉ, SINCÉRITÉ, RECONNOISSANCE, AMOUR DE LA PATRIE, HONNEUR, AMOUR DU TRAVAIL.

Tout vouloir eſt d'un fou ; l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage.
Il faut regler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs ;
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes deſirs.

Mél. de Poëſies & Litt. IV. Diſcours de la modération.



Uſés, n'abuſés point le ſage ainſi l'ordonne ;
Je fuis également *Epictete & Petrone*,
L'abſtinence, où l'excès ne fit jamais d'heureux.

Mél. de Poëſies & de Litt. V. Diſcours ſur la nature du plaiſir.



Ah ! qui ſert ſon pays, ſert ſouvent un ingrat.

Catilina. Acte I.



Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune.
Il doit s'anéantir.

L'Orphelin de la Chine Act. IV.



Un méchant homme peut faire le bien public, quand ſon intérêt n'y eſt pas contraire. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén de Louis XI. chap.* 8.



Le véritable & ſolide amour de la Patrie con-

ſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible, mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de nôtre pays. *Eſſais ſur la Poéſie Epique, chap.* 8.



Les tems d'Anarchie ſont ceux qui produiſent l'excès de l'héroïſme; ſon eſſor eſt plus retenu dans les gouvernemens réglés. *Eſſais ſur l'Hiſt. Génér. chap.* 30.



——— Dans le malheur,
Il ne faut conſulter que le ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne.

Merope Act. V.



C'eſt dans l'adverſité qu'on voit le vrai courage.

Henr. Ch. I.



Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.

Alzire Act. II.



——— Il eſt bien dûr pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime;
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Zaïre Act. II.



Rarement un héros connaît la défiance.

Henr. Ch. II.



C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt crû ſur ſa foi.

Oedipe Act. II.



La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

Ibid.



Je ne prens point, quoiqu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans les blazons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains;
Sont à mes yeux les premiers des humains.

Nanine Act. I.



Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eut jamais trouvé dans le fonds de ſon cœur.

Brutus Act. I.



Honorer la vertu, c'eſt aſſez la venger.

Marianne Act. V.



Le vrai courage eſt de ſçavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.

Ibid.



Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

Mort de Ceſar Act. I.



La puiſſance ſouveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 174.



Il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

Nanine Acte I.



———— C'eſt peut-être un grand tort,
D'avoir une ame audeſſus de ſon ſort.

Ibid.



Mon devoir eſt le maître.
Non, crois moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait domter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

Brutus, Acte II.



Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

Le Duc de Foix, Acte III.



Un courage indomté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands Héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eut aimé la gloire, eut mérité des temples.

Catilina, Acte V.



——— Quand le ciel en colere
De ceux qu'il perſécute, a comblé la miſere,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

Orphelin de la Chine, Acte V.



Les Taureaux aux autels tombent en ſacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.

Ibid.



Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.

Alzire. Acte III.



J'ai penſé qu'un Guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe.

Ibid.



Qui peut se déguiser, pourrait trahir sa foi!
C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

Alzire, Acte I.



Doux nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du sang de la nature
N'est rien qu'un languissant murmure ;
Près de la voix de l'amitié.

Eh ! quel est en effet mon pere ?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré ;
Et celui, dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie,
C'est-là le fils dénaturé.

Mél. de poés. Ode sur la Béatitude.



Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu ?

Zaïre, Acte II.



J'estime plus un vertueux soldat,
Qui, de son sang sert son Prince & l'Etat ;
Qu'un Important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

Nanine, Acte III.



Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'eſt l'amour de la gloire, & non de la juſtice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.

. . . . .

Chériſſez la vertu, ſans en chercher l'éclat,
L'honneur eſt dans le cœur.

Alzire, Acte IV.



Travailler eſt le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos eſt, dit-on, le partage du ciel!
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
d'être les bras croiſés pendant l'éternité!
Eſt-ce dans le néant qu'eſt la félicité?
Dieu ſerait malheureux, s'il n'avait rien à faire;
Il eſt d'autant plus Dieu, qu'il eſt plus agiſſant.

Mél. de Poéſ. de Litt. Let. au R. de P.



S'occuper, c'eſt ſçavoir jouir.
L'oiſiveté peſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Ibid.
Epître des Vous & des Tu.

RAISON, SAGESSE, AMOUR DE L'ORDRE, USAGE DES CONSEILS.

Memnon conçut un jour le projet inſenſé d'être parfaitement ſage. Il n'y a guerres d'hom-

me à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Mélang. de Litt. chap.* 10.



Un vieillard vénérable avait loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour,
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude;
C'est-là que de lui-même, il faisoit son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours.
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits,
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.

Henr. Ch. 1.



Il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. *Ess. sur l'Hist. Génér.*



Il faut d'abord que la raison, si lente à s'introduire chés les Doctes, soit établie dans les principales têtes. Elle descend aux autres de proche en proche, & gouverne enfin le peuple même, qui ne la connaît pas, mais qui voyant que ses supérieurs sont modérés, apprend aussi à l'être. C'est un des grands ouvrages du tems. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 207.



Sur ce vaste Univers, un grand voile est jetté;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,

Si

Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau; gardons-nous de l'éteindre.

Poëme ſur la Religion Naturelle.



Quand on conſidére que *Newton*, *Locke*, *Clark*, *Leibnitz*, auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brûlés à Lisbonne; que faut-il penſer de la raiſon humaine! *Mélan. de Litt. chap.* 29.



Vivons pour nous; va bien ſot eſt celui,
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

La Prude.



——— Le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

Ibid.



——— Le juſte, auſſi bien que le ſage;
Du crime & du malheur, ſait tirer avantage.

Zaïre, Acte II.



Nous voyons un amour de l'ordre qui anime en ſecret le genre humain. C'eſt un des reſſorts de la nature qui reprend toujours ſa force. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 211.



L

Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir ſuivi un mauvais avis, eſt ſouvent aſſés injuſte pour en punir l'auteur. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 104.

PASSIONS.

Que les paſſions ſont funeſtes ! ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, elles le ſubmergent quelquefois ; mais ſans elles il ne peut voguer : la bile rend colere, & malade ; mais ſans la bile, l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici bas, & tout eſt néceſſaire. *Mél. de Litt. L'Hermite.*

✤

Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même, ſent cette faute. *Mél. de Poéſ. Préface ſur le Poëme de la Loi naturelle.*

✤

Quoique faſſe un grand cœur où la vertu domine.
On ne ſe cache point ſes ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans,
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre ;
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévere en de ſi durs combats,
Reſiſte aux paſſions & ne les détruit pas.

Oedipe, Act. II.

✤

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

Zaïre, Act. I.

✤

AMOUR.

L'amour regne par le délire,
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux esprits de travers,
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un Empire !
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la Tragédie ;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la Comédie ;
Il affadit dans l'élégie ;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de Poësie,
De *Virgile* jusqu'à *Chaulieu* ;
Sont aussi soumis à ce Dieu ;
Que tous les états de la vie.

Préface sur Nanine.



Vous vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Henr. ch. IX.



L'amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs

Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'Été fait éclore,
S'arrête, s'inquiete, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs,
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui la bergere oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eut put faire d'Estrée!
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros, & l'amour.

Ibid.

LE TEMPLE DE L'AMOUR.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais respecté par les tems:
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit meurir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,

De ſa main bien-faiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,

Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide :
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre;
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant partout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

Henr. Ch. IX.



Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore;
Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers!

Epitre à Mlle. Goſſin, à la tête de Zaïre.



La reconnoiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſeur, trop peu fait pour l'amour.

Zaïre, Act. I.



On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.

Le Duc de Foix, Acte II.



Ciel! faut-il voir ainſi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins!
L'amour ſubjuguer tout! Ses cruelles foibleſſes,
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes!
Des freres ſe haïr, & naître en tous climats
Des paſſions des grands le malheur des Etats!

Ibid. Act. III.



Une paſſion naiſſante & combattue éclatte; un amour ſatisfait, ſait ſe cacher. *Mél. de Litt. & d'Hiſt. La jalouſie.*



. . . . Crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards,
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers leurs reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénétrent dans nos cœurs & cherchent nos faibleſſes:

A leur malignité rien n'échape & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous ; juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice, & leur perſévérence,
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets
Portant ſur notre vie une triſte lumiere,
Vont de nos paſſions remplir la terre entiere.

Oedipe, Acte III.



Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.

L'Indiſcret, Scéne X.



——— L'amour ſans héritage ;
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer ;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

La Prude, Act. I.



——— Oui ces femmes de bien,
Aiment par fois de grands diſeurs de rien.

Ibid.



——— L'amour a deux carquois ;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſens plus vifs, nos plaiſirs plus touchans :

L'autre

L'autre n'eſt plein que de fleches cruelles,
Qui répendant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les plaiſirs à l'ardeur.

Nanine, Acte I.

✥

On aime mieux ſon égal que ſon maître.

Ibid. Act. III.

✥

Semés vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amans, je le répete aux belles.
Damon tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête à tête:
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux;
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.

Mél. de Poëſ. IV. Diſcours, de la modération en tout.

✥

Qui connaît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance?
Je puis, je le ſçais trop, uſer de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes;
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne poſſeder dans ſa funeſte ardeur
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monſtres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.

L'Orphelin de la Chine, Acte III.

CONSCIENCE, REMORDS.

Ah ! quel cœur ſait jamais s'il eſt juſte ou coupable ?
Le Fanatiſme, Acte III.



De nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe aux fonds de nos cœurs la regle & la morale.
C'eſt une ſource pure : envain dans ſes canaux,
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
Envain ſur ſa ſurface une fange étrangere,
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altere ;
L'homme le plus injuſte & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel avec l'intelligence,
Le frain de la juſtice & de la conſcience,
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſitôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de déſirs aſſervi, mais né libre ;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
Poëme ſur la Loi naturelle, IIe *partie.*



Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fonds de ſon cœur :
» Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance !
» Dieu juſte, Dieu parfait ! que le crime a d'appas !

Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutés pas,
S'il n'étoit une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime, en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens?
Avons-nous fait notre ame? Avons-nous fait nos ſens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine:
L'Artiſan les façonne & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; ſon juge eſt dans ſon cœur.

Poëme ſur la Loi naturelle, I. *Partie.*



Sachés de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſés ſe repentir.

Nanine, Acte III.



Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils éxiſtent, & ils ſont les fondemens de la Loi naturelle. *Poëme ſur la Loi naturelle, prem. partie.*



Le fruit au moins, que l'on doit recueillir
De ſes erreurs, c'eſt de ſavoir ſouffrir.

L'Enfant Prodigue, Acte III.

AMOUR-PROPRE, VANITÉ, FATUITÉ, PÉDANTERIE.

Il est aussi impossible qu'une Société puisse se former & subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes; sans lui il n'y aurait pas eu un Art inventé, ni une Société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, & la Religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des Créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eut scié de la pierre, pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement; n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons en l'usage qu'il commande. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*



Ceux qui sont nés sous un Monarque,
Font tous semblant de l'adorer :
Sa Majesté qui le remarque,
Fait semblant de les honorer;
Et de cette fausse monnoie,
Que le Courtisan donne au Roi;

Et que le Prince lui renvoie,
Chacun vit ne ſongeant qu'à ſoi.

Mél. de Poéſ. Lett. au R. de Pruſſe.



Chés de ſombres dévots, l'amour-propre eſt damné,
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompés, ingrats, c'eſt un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſurtout dans nos amis.
Cèt amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame;
Notre eſprit eſt porté ſur ſes aîles de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les paſſions.

Mél. de Poéſ. v^e *Diſ. ſur la nature du plaiſir.*



Ce bœuf qui peſamment rumine ſes problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des ſyſtêmes;
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprentif chicanneur,
Qui de papiers timbrés, barbouilleur mercénaire,
Vous vend, pour un écu, ſa plume & ſa colere.

Mél. de Poéſ. &c. Epî. à un Miniſt. d'Etat.



Sur du fumier l'orgueil eſt un abus;
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
Eſt à nos maux un poids inſupportable.

L'Enfant Prodigue, Acte III.



Avoir la faibleſſe de ſe croire ſupérieur à ſa profeſſion, c'eſt le sûr moyen d'être au-deſſous. *Mél. de Poéſ. &c. Préface d'Oedipe.*



J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une riviere,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un Poëté entêté, qui récite ſes vers,
Une Plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré, qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plutôt qu'un Petit-Maître allant en rendés-vous.

L'Indiſcret.



L'empeſé Magiſtrat, le Financier ſauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poſte, à Verſailles, eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte, à Paris.

Mél. de Poéſ. &c. IVe *Diſc. de la modér. en tout.*



Adoleſcent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Eſt à mon ſens un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.

L'Enfant Prodigue, Acte I.



Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;

Lorgner ſans ceſſe avec un œil content;
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

Ibid.



J'épouſerai plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime;
Qu'un ſot en robe, enyvré de lui-même:
Qui d'un ton grave, & d'un œil de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un Paon, dans lui même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe r'engorge, & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

Ibid.



Le ridicule, & la bonne fortune
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune

La Prude Act. II.

ENVIE, JALOUSIE, RIVALITE, MÉDISANCE, DISCORDE, TRACASSERIE, INGRATITUDE, INCONSTANCE, INTERÊT, IGNORANCE, FAIBLESSE, AMBITION, HYPOCRISIE.

Les hommes ne manquent pas de prétexte pour ſe nuire, quand ils n'en ont plus de cauſe. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. du Janſéniſme.*



Là gît la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche,
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre éteincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire,
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plait & s'admire.

Henr. ch. VII.



—— Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent du monde & du ménage :
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

L'Enfant Prodigue, Acte II.



Eſt-il ſi malheureux de plaire ?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.

Mél. de Poéſ. Let. à M. le Préſident Hainaut.



Après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter; après les impoſtures atroces que je lui ai vu répandre; après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne ſuis plus ſurpris de rien, à mon âge. *Frag. d'une Lettre à un Académicien de Berlin.*



On

On ne s'embellit point en blamant sa rivale.

Mél. de Poésies, &c. III. *Discours sur l'envie.*



La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.

Ibid.



Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? c'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie,
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé ;
Lançant envain les feux dont il est embrasé ;
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde ;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Ibid.



L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'est même avant que d'aimer.

Nanine, Acte I.



On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé vous avez des jaloux,
Rampans dans l'ombre, ignorés comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie,

Homme public, c'eſt la publique envie;
Qui contre vous leve ſon front altier,
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſe & tous ſes noirs enfans,
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens:
Montés au Ciel; trois Déeſſes rivales
Troublent le Ciel, qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc? A quel ſaint recourir?
Je n'en ſçai point, il faut ſçavoir ſouffrir.

Mél. de Poéſ. Epître ſur la calomnie.



Moi, que je puiſſe aimer, comme l'on ſait haïr?
Quiconque eſt ſoupçonneux, invite à le trahir.

Zaïre, Acte 1.



La jalouſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition. *Frag. d'une Let. à un Académicien de Berlin.*



Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.

Alzire, Acte 1.



O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez-vous, & dans votre prochain
Ne blâmés plus, ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Mél. de Poéſ. &c. Défenſe du mondain.



La diſcorde auſſitôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble & les allarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté;
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Henr. ch. 4.



Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

Henr. ch. 1.



La médiſance eſt la fille immortelle;
De l'amour propre & de l'oiſiveté.
Ce monſtre aîlé paraît mâle & femelle;
Toujours parlant & toujours écouté.
Amuſement & fléau de ce monde,
Elle y préſide, & ſa vertu féconde
Du plus ſtupide échauffe les propos:
Rebut du ſage, elle eſt l'eſprit des ſots.
En ricannant cette maigre furie,
Va de ſa langue épandre les venins

Sur tous états ; mais trois sortes d'humains ;
Plus que le reste alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie ?
Les beaux esprits, les belles & les grands
Sont de ses traits les objets différens.

Mél. de Poës. Epître sur la calomnie.



Quelle pauvre espece que le genre humain, si le grand Newton a cru trouver dans l'Apocalypse, l'histoire présente de l'Europe ! *Mél. de Litt. & de Phil. du Fanatisme.*



La faiblesse au teint pâle, aux regards abatus ;
Tyran qui cede au crime & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiéte, égarée.
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur ;
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.
Le faux zéle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Henri, Chant VII.



Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
De faux rapports l'erreur avide,
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.

Mél. de Poës. &c. Lettre sur la tracasserie.



Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la tracaſſerie ?
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle, dont les yeux
Portent un poiſon gracieux;
Et que le ciel en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diſtile de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Ingrats, monſtres que la nature
A paitris d'une fange impure,
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage,
Des humains le plus beau partage;
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Mél. de Poéſ. &c. Ode ſur l'ingratitude.



Qui change aiſément eſt faible, ou veut tromper.

Semiramis, Acte II.



Le vil intérêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

Merope, Act. I.



Un homme qui a tort, & qui veut deshonorer celui qui a raiſon, ſe deshonore ſoi-même. *Diatribe du Docteur Akakia.*



Les grands crimes n'ont gueres été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Koulikan*, qui ne ſavait pas lire, juſqu'à un Commis de la Douanne qui ne ſait que chiffrer. *Lett. à M. J. J. R. de G.*



On périt quelquefois par trop de fermeté.

Le fanatiſme, Acte I.

CRIME, HONTE, DESESPOIR, SUICIDE.

On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte!

Brutus, Acte II.



Du repos dans le crime! Ah qui peut s'en flatter?

Ibid.



Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.

Le fanatiſme, Act. III.



La crainte ſuit le crime, & c'eſt ſon châtiment.

Semiramis, Acte V.



Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Merope, Acte II.



On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un conſeil était établi, pour permettre aux Citoyens de ſe tuer, quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou que ces Magiſtrats avaient très-peu d'occupation. *Mél. de Litt. Hiſt. Phil. ch.* 13. *Suicide.*



Les Apôtres du ſuicide nous diſent, qu'il eſt très-permis de quitter ſa maiſon, quand on en eſt las; d'accord. Mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon, que de dormir à la belle étoile. *Ibid.*



Eh! quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſuportable?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré?

Alzire, Acte V.



La molleſſe eſt douce, ſa ſuite eſt cruelle.

Zaïre, Acte I.



C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.

Le fanatiſme, Acte II.



Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adresse, esprit, grace, fierté sublime,
Tous dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Catilina, Acte I.

ESPRIT DU MONDE, CONDUITE, CONVERSATION, LIBERTÉ, GAITÉ, JEU, RETRAITE

Plus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions, & d'inconséquences à commencer par le Grand Turc; il fait couper toutes les têtes qui lui déplaisent, & peut rarement conserver la sienne. *Mél. de Litt. & d'Hist. chap.* 41.



Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise;
Ramas confus de fourbe & de sottise,
S'il faut opter; si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je benis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.
La Prude, Acte IV.



La terre est un vaste théâtre, où la même tragédie se joue sous des noms différens. *Essais sur l'Hist. Gén. ch.* 126.



Ce

Ce monde ci eſt un vaſte amphithéâtre, où chacun eſt placé au hazard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur ! *Mél. de Litt. & de Phil. chap.* 55.



De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde ; il embarraſſe ;
Le plaiſir fuit, le jour ſe paſſe,
Sans ſçavoir ce que l'on a fait.

*Mél. de Poëſ. de Litt. & d'Hiſt. Lettre à S. A. R. Madame la Princeſſe ***.*



Ce monde ſubſiſte, comme ſi tout était bien ordonné ; l'irrégularité tient à notre nature ; notre monde politique eſt comme notre globe, quelque choſe d'informe qui ſe conſerve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivieres fuſſent tracées en belles figures régulieres ; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une ſageſſe parfaite, ce ſerait vouloir donner des aîles à des chiens, ou des cornes à des aigles. *Mél. de Litt. d'Hiſ. & de Phil. chap.* 41.



Ce monde eſt un grand bal où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſent enfler leur être, & hauſſer leur baſſeſſe.
Envain des vanités l'appareil nous ſurprend,
Les mortels ſont égaux, leur maſque eſt différent.

1. Diſcours ſur l'égalité des conditions.





César & *Pompée* s'appellaient dans le Sénat *César* & *Pompée*, mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs*; nous sommes devenus depuis *très-humbles & trés-obéissans*, & actuellement nous avons *l'honneur de l'être*. Je plains notre postérité, elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. *Mél. de Litt. & de Phil. des titres.*



A mesure que les pays sont barbares, ou que les cœurs sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance, & la vraie politique dédaignent la vanité. *Ibid.*



Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & séduit, est-on seul ? On est sage.

Mél. de Poés. & de Litt. II. Disc. de la nature de l'homme.



Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Mél. de Poés. &c. Epître sur la ville de Paris, &c.



Bon de l'argent, dans le siécle où nous sommes;
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.

Vive embrassade, & fades complimens;
Propos joyeux, vains baisers, faux sermens.

La Prude, Acte I.



De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets, & des turlupinades;
Un rire faux que l'on prend pour gaité,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si court.

Mél. de Poés. &c. Epître sur la ville de Paris.



Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,
On se racroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne sçait où l'on va.

La Prude, Acte IV.



Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure, envain croissant en âge;
On change de conduite, on prend un air plus sage.
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé:
On est suspect encor, lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.

Connaissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous, moins que pour lui.

L'Indiscret.



Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Desespérer jamais de la jeunesse.

Enfant Prodigue, Acte V.



On croirait que le jeu console,
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un *Cavagnole*,
S'asseoir entre des Majestés.

*Mél. de Poés. Litt. &c. Lettre à S. A. R. Madame la Princesse ***.*



Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, petit Maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir,
Dans ces cartons peints de rouge & de noir;
Leur ame vuide est du moins amusée,
Par l'avarice en plaisir déguisée.

Mél. de Poés. de Litt. & d'Histoire. La Vie de Paris, &c.



Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame;
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort, il me soutient,
Un courtisan paitri de feinte,

Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte ;
Mais un eſprit libre & ſans crainte,
M'enhardit & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumiere,
Ainſi qu'un jeune peintre inſtruit,
Sous *le Moine* & ſous *Largiliere*,
De ces maîtres qui l'ont conduit,
Se rend la touche familiere ;
Il prend malgré lui leur maniere,
Et compoſe avec leur eſprit ;
C'eſt pourquoi *Virgile* ſe fit
Un devoir d'admirer *Homere*.
Il le ſuivit dans ſa carriere,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.



Epît. à M. Fakener.



La liberté n'eſt pas toujours licence.

La Prude, Acte II.



C'eſt là qu'on trouve la gaité,
Cette ſœur de la liberté
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très ſouvent, mais à propos,
permettant au ſage de rire.

Mél. de Poéſ. Litt. & Let. à Madame Fontaine-Martel.



Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A Meſdames les précieuſes.

Ibid.



On renouvellerait, ſi on pouvait, les factions du Cirque, qui agiterent l'Empire Romain. Deux actrices rivales ſont capables de diviſer une ville. Les hommes ont tous un ſecret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, ſe pourſuivre, ſe nuire pour des couronnes, des tiares, des mitres, nous nous acharnerons les uns contre les autres, pour un danſeur, pour un muſicien. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap. 9.*



Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme ;
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;
Parlant toujours avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du tems paſſé.
J'entens parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

Nanine, Acte II.



C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi. *Mél. de Poés. de Litt. &c. 7e. Discours sur la vraie vertu.*



Quel homme dans Paris, est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, & on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légéreté, & d'indifférence. *Mél. d'Hist. & de Phil. Lettre à un premier Commis.*



Après tant de jours consacrés
A *Mars*, à la Cour, à *Cythère*;
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté;
Il est bien doux de ne rien faire.

Mél, de Poés. Litt. &c. Let. au Prince de Vendôme.

LA COUR.

. . . Souvent dans les camps un soldat honoré,
Rampe à la Cour des Rois, & languit ignoré.

Semiramis, Acte I.



Croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices,
Il n'est point de vertu qui rachete les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tout est l'indiscrétion,

Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſçavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté ;
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire ;
Et les plus ennuyeux ſçavent s'y mieux conduire.
Je connais cette Cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes, ſur-tout plein d'un égard extrême ;
Parlez en rarement, encor moins de vous même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit :
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit :
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître ;
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot.

L'Indiſcret.



Depuis deux mois au plus vous êtes à la Cour ;
Vous ne connaiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau venu le courtiſan perfide,
Avec malignité jette un regard avide,
Pénétre ſes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces Meſſieurs la malice profonde.

Ibid.



Je connais trop les grands : dans le malheur amis ;
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,

Rejetté

Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.

Brutus, Acte I.



Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux Seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la Cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.

L'Indiſcret.



Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poſte, & tous inébranlables :
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans Français tel eſt le caractere :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flatteurs à la Cour, héros aux champs de Mars.

Henr. Ch. I.



Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens ;
Ardens, tumultueux, privés d'expérience ;

Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

Ibid.

LE PEUPLE.

Le peuple aveugle & faible eſt fait pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.

Le fanatiſme, Acte I.



. . . . Le faible vulgaire avec légéreté
Fait ſucceder la peur à la témérité.

Henr. chant IV.



. . . . Qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage;
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours?

Henr. Ch. X.



Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit, & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui ménace & qui craint, regne & ſert en un jour.

Brutus, Acte I.



Le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. *Mél. de Litt. Hiſt. & Phil. chap. 69.*



On agita chés les Musulmans, si l'Alcoran était éternel, ou si Dieu l'avait créé pour le dicter à Mahomet. Les Docteurs déciderent, qu'il était éternel; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours, avec le vulgaire, prendre le parti le plus incroyable. *Ibid.*

NAISSANCE, NOBLESSE.

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.
Il est de ces esprits favorisés des Cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, & rien par leurs ayeux.

Le fanatisme, Act. I.



Si la vertu suffit pour faire la noblesse;
Ceux dont je tiens le jour, *Policlete, Sirris*;
Ne sont point des objets dignes de vos mépris:
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon pere vertueux
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

Merope, Acte II.



C'est en 709, que les *Vénitiens* eurent leur premier Doge, qui ne fût qu'un Tribun du peuple, élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnerent leurs voix à ce premier Doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison; & prouvent que

la noblesse peut s'acquérir autrement, qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un Souverain. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 33.



Les descendans des hommes de loi, ne sont point encore reçus dans les chapitres de l'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité; celle de rendre la justice. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 72.



Rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un pere bon calculateur. *Mél. de Litt. &c. chap.* 64.



Ceux qui ont voulu relever la naissance de *Sixte-quint*, n'ont pas songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne; ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premieres difficultés. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 153.



La France est presque l'unique pays de l'Europe où l'ancienne noblesse ait pris souvent le parti de la robe. Presque tous les autres Etats, par un reste de barbarie gothique, ignorent encore qu'il y ait de la grandeur dans cette profession. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 200.



En France, eſt Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris, du fond d'une province, avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire : *un homme comme moi, un homme de ma qualité* ; & mépriſer ſouverainement un Négociant. Le Négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il eſt ſouvent aſſés ſot pour en rougir.

Je ne ſai pourtant lequel eſt le plus utile à un état, où un ſeigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le Roi ſe leve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un Miniſtre; ou un Négociant qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate, & au Caire, & contribue au bonheur du monde. *Mél. de Litt. &c. chap.* 123.



Dans le tems que Milord *Oxford*, gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence à ſe trop paſſer, paraît monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers. Ils ne ſauraient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne ſoit qu'un riche & puiſſant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne, tout eſt Prince. On a vu juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des Armoiries, & une noble fierté. *Ibid.*

RE'PUTATION.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Henr. Ch. 1.



Il vous ſied bien, ô Gouverneurs de quelques petits pays, ô Prédicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville, ô Docteurs de Salamanque, ou de Bourges, ô petits Auteurs, ô peſans Commentateurs ; il vous ſied bien de prétendre à la réputation. *Mél. de Litt. &c. chap.* 12.



Il faut du tems pour que les réputations meuriſſent. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 204.



Le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire. *Diſcours ſur l'Hiſt. de Charles XII.*

LA MODE.

Oui, la mode fait tout, décide tout en France :
Elle regle les rangs, l'honneur, la bienſéance,
Le mérite, l'eſprit, les plaiſirs.
L'Indiſcret.



L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage ;
Je me conforme à ſes ordres génans,

Pour mes habits non pour mes ſentimens.
Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi, de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raiſon, c'eſt ma mode & mon guide;
Le Singe eſt né pour être imitateur:
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

Nanine, Act. 1.

LE TEMS.

O tems ! O perte irréparable !
Quel eſt l'inſtant où nous vivons ?
Quoi ! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs ?

*Mél. de Poéſ. Lettre à S. A. R. Madame la Princeſſe de ***



Rien n'eſt plus long que *le tems*, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité; rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets; rien n'eſt plus lent pour qui attend; rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend juſqu'à l'infini en grand, il ſe diviſe juſque dans l'infini en petit; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte, rien ne ſe fait ſans lui; il fait oublier tout ce qui eſt indigne de la poſtérité, & il immortaliſe les grandes choſes. *Mél. de Litt. & de Phil. Zadig, les Enigmes*

VÉRITÉ, MENSONGE.

Ce n'eſt pas agir avec grandeur, que de tromper les malheureux & les faibles. *Eſſais ſur l'Hiſ. Gén. chap.* 145.



C'eſt le ſort du genre humain que la vérité ſoit perſécutée dès qu'elle commence à paraître. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 100.



——— Vous prodigués ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

Enfant Prodigue, Acte I.



La vérité charitable & diſcrette :
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend envain qu'on l'oſe conſulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt en ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains ;
Doux mouvemens d'eſtime & de tendreſſe ;
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protége ſans regrets publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure ;
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gotique écriture
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

Mél. de Poéſ. Temple de l'amitié.

Soudain

Soudain la vérité, ſi long-tems attendue ;
Toujours chere aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat, qui n'éblouit jamais.
Henri dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumiere immortelle.

Henr. Ch. x.



Deſcends du haut des cieux, auguſte vérité ;
Répands ſur mes écrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre ;
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.

Henr. Ch. I.



Henri doutait encor, & demandait aux cieux ;
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui menent juſqu'à lui ?
Hélas ! Un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.

Ibid.



Q

Que le menſonge un inſtant vous outrage ;
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

Mél. de Poéſ. Epître ſur la calomnie.

MOEURS, ET USAGES.

Toutes les ſectes ſont différentes, parce qu'elles viennent des hommes ; la morale eſt partout la même, parce qu'elle vient de Dieu. *Mél. de Litt. &c. chap.* 40.



L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le monde eſt viſible, & Dieu ſerait caché ?
Quoi ! le plus grand beſoin que j'aie en ma miſere,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire ?
Non : le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait envain,
Sur le front des mortels, il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé ; mais c'eſt à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts.
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes aziles,
Il ne ſe cacha point aux antres des Sybilles.
La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin parle au nom de ce Dieu.

Poëme ſur la Loi Naturelle.



D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie ;
Adore un Dieu, ſois juſte, & chéris ta patrie.

Ibid.



Horace loue l'Empereur *Auguste*, d'avoir réformé les mœurs. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur, & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût éxilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice. *Mél. de Litt. chap.* 132.



On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse,
Succéder la grossiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse,
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse.

Mél. de Poëf. Lettre à M. le Duc de Sully.



Tout homme est formé par son siecle ; bien peu s'élevent au-dessus des mœurs du tems. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 70.



L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris, une ville, qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athenes, dans le tems de leur splendeur.

Cette foule de ſecours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les ſciences, pour tous les arts, les goûts & les beſoins, tant d'utilités ſolides réunies avec tant de choſes agréables jointes à cette franchiſe particuliere aux Pariſiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur ſéjour dans cette patrie de la ſociété. Si quelques natifs en ſortent, ce ſont ceux qui, appellés ailleurs par leurs talens, ſont un témoignage honorable à leur pays. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 101.



Il n'y a jamais eu de Cour entiérement livrée à la débauche, ſans qu'il y ait eu des révolutions ou du moins des ſéditions. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 85.



On peut trouver ridicule, que les filles d'Auguſte ayent filé les habits de leur pere, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable, ne vale bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes du haut rang ſont nourries. *Eſſais ſur le Poëme Epique.*



Dans nos murs corrompus ces coupables beautés;
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles;
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.

Je voyais leur orgueil accru du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur :
L'altiere ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice ;
Chez les Romains ſéduits, prenant le nom d'amour ;
Gouverner Rome entiere, & regner tour à tour.

Marianne, Acte I.



La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiécles héroïques,
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques.
Le reſte eſt ſans vigueur.

Catilina, Act. IV.



C'eſt le comble de l'aviliſſement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité : & c'eſt le dernier attentat du deſpotiſme de confier le Gouvernement à ces malheureux. Par tout où leur pouvoir a été exceſſif, la décadence & la ruine ſont arrivées. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 161.



Les mœurs des Turcs ſont un grand contraſte ; ils ſont à la fois féroces & charitables, intéreſſés, & ne commettant jamais de larcin ; leur oiſiveté ne les porte ni au jeu, ni à l'intempérance, très-peu uſent du privilége d'épouſer pluſieurs femmes, & de jouir de pluſieurs eſclaves ; & il n'y a pas de grande ville où il y ait moins de femmes publiques.

Invinciblement attachés à leur Religion, ils haïssent, ils méprisent les Chrétiens, ils les regardent comme des idolatres, & cependant ils les souffrent, ils les protégent dans tout leur Empire, & dans la capitale; on permet aux Chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, & on voit quatre Jannissaires précéder ces processions dans les rues.

Les Turcs sont fiers & ne connaissent point la Noblesse : ils sont braves, & n'ont point l'usage du duel : c'est une vertu qui leur est commune avec tous les peuples d'Asie, & cette vertu vient de la cou.ume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était aussi l'usage des Grecs & des Romains; & l'usage contraire ne s'introduisit chez les Chrétiens que dans les tems de barbarie & de Chevalerie, où l'on se fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des épérons aux talons, & de se mettre à table, ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La Noblesse Chrétienne se distingua par cette coutume, bientôt suivie, comme on l'a déja dit, par le plus vil peuple, & mise au rang de ces ridicules dont on ne s'apperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 160.

OPINION, PRE'JUGÉS.

Y-a-til rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne. *Mél. de Litt. & d'Hist. Zadig. Le Bucher.*



Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglés des mortels & la vie & la mort.
Mél. de Litt. & de Phil. chap. 13.



La ſottiſe, la folie, & les vices ſont par tout une partie du revenu public. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. d'Eſpagne au* XVe *ſiecle ; des Juifs & des Maures.*



De tout tems, les hommes ont imaginé que Dieu exauçait les malédictions des mourans & ſurtout des peres. Opinion utile & reſpectable, ſi elle arrêtait le crime. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 36.



Il faut abandonner ce que l'on voit faux & inſoutenable, auſſi-bien quand on a rien à lui ſubſtituer, que quand on aurait les démonſtrations d'Euclide à mettre à la place. Une erreur n'eſt ni plus ni moins erreur, ſoit qu'on la remplace ou non par des vérités. *Mél. de Philoſophie, chap.* 1.



C'eſt une très-grande queſtion, mais peu agitée, de ſçavoir juſqu'à quel dégré le peuple, c'eſt-à-dire, neuf parts du genre-humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat, & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé

tout le plus de visions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée. *Mél. de Litt. d'Hist. & Phil. chap.* 4.



Donner son sentiment pour la volonté de Dieu, commander de croire sous peine de la mort du corps & des tourmens éternels de l'ame, a été le dernier période du despotisme de l'esprit dans quelques hommes : & resister à ces deux ménaces, a été dans d'autres le dernier effort de l'indépendance. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 207.



Combien tout change chez les hommes ! Combien ce qui était faux, devient vrai selon les tems. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 21.



Quelque téméraires que paraissent les entreprises, elles sont toujours la suite des opinions dominantes. *Ibid. chap.* 36.



Quand des hommes éclairés disputent longtems, il y a grande apparence que la question n'est pas claire. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 206.



Les hommes reflèchissent peu ; ils lisent avec négligence ; ils jugent avec précipitation, & ils reçoivent les opinions, comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap.* 47.

Les

Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.

Le Fanatisme, Acte II.



——— Les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange, esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres,
Que l'usage & le tems viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

Zaïre, Acte I.



L'homme est né pour l'erreur, on voit la molle argile,
Sous la main du Potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est fléxible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.

Le Temple du Goût.



Newton a commenté l'Apocalypse. Il y trouve clairement que le Pape est l'*Antechrist*, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par ce commentaire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle. *Mél. de Litt. & d'Hist. ch. 29.*



Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots.

Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre ?
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre,
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher:
La paix enfin, la paix, que l'on trouble, & qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

Poëme sur la Loi naturelle, IVe *partie.*

FEMMES, MARIAGES.

Le commerce continuel, si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs. *Epître à M. Fakener.*



Vous ne me parlés plus de ces belles contrées,
Ou d'un peuple poli, les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

Zaïre, Acte I.



Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante. Le poids des affaires rend sur-tout cette consolation nécessaire. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 199.



La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. *Epître à M. Fakener.*



Celles qu'on appelle quelquefois malhonnêtes femmes, ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme. *Il y a quelques vieilles Vestales qui déchirent Theone;* mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettroit pas une légere injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire; il rougiroit devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime. Tous les plaisirs regnent dans sa maison; *Theone* regne sur eux; elle fait parler à chacun son langage. Son esprit naturel met à son aise celui des autres; elle plaît sans presque le vouloir; elle est aussi aimable que bienfaisante; & ce qui augmente le prix de toutes ses bonnes qualités, elle est belle. *Le monde comme il va, ch.* 17.



Quand on est aimé d'une belle Femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire. *Zadig. Le Pêcheur.*



Il vous sied mal, jeune encor, belle & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrieche,
Contre les ris, les jeux & les amours;
De blasphêmer ces Dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales sombres.

Se lamenter sans gosier & sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.

La Prude, II. Acte.



Qu'il faut souffrir, quand on veut être prude!
Et que sans craindre & sans affecter rien,
Il vaudroit mieux être femme de bien!

La Prude, III. Acte.



Une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine; elles ne cherchent en cela, qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables. *Epît. à Madame Du Châtelet.*



——————— Elle fuit les éclats;
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme un autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusques dans ses goûts elle a de la sagesse,
Craint sur-tout de se voir en spectacle à la Cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour.

L'Indiscret.



Vous ne méritez pas que je daigne me plaindre:
Je vous rends trop justice, & ces séductions,
Qui vont aux fonds des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,

Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dedain.
Je suis libre par vous ; cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna brise un joug si funeste.

Le Duc de Foix, Acte III.



On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe impérieux, qui veut tout asservir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

Zaïre, Acte III.



L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ibid, Acte IV.



——— Je veux une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me reconcilier,
Me corriger, sans prendre un ton caustique,
Me gouverner, sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug, le porte avec murmure ;
L'amour tyran est un Dieu que j'abjure ;
Je veux aimer, & ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.

J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames ;
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs ;
C'eſt-là leur lot : & pour moi je préfere
Laideur affable, à beauté rude & fiere.

Nanine, Acte I.



—— Il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté :
Etre au-dehors diſcrette, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quand à l'amour, c'eſt tout un autre point ;
Les ſentimens ne ſe commandent point.

L'Enfant Prodigue, Acte I.



A mon avis, l'Hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens ;
Point de milieu ; l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs ;
Serre ces nœuds, tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaiſir d'aimer publiquement ;
Et de porter le nom de ſon amant !
Votre maiſon, vos gens, votre livrée ;
Tout vous retrace une image adorée :

Et vos enfans, ces gages précieux;
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit; c'eſt le ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe:
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde,
Un tel Hymen eſt l'enfer de ce monde.

Ibid. Acte II.



L'intérêt ſeul a fait cent mariages:
Nous avons vû les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien:
Avoir des mœurs, c'eſt ne manquer de rien
Heureux, qui fait par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Nanine, III. Acte.



L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.

La Prude, Acte II.

BIENS, ET MAUX.

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas:
Il plonge dans l'abîme & bientôt en retire;
Il accable de fers, il éleve à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.

Oreste, Acte IV.



C'est une grande preuve de la force de l'éducation, & des bizarreries de ce monde que la plûpart de ces fiers ennemis des Chrétiens (*Les Janissaires*) soient nés de Chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatalité & invincible destinée par qui l'Être Suprême enchaîne tous les événemens de l'univers, c'est que *Constantin* ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme Romulus avait tant de siecles auparavant, jetté les fondemens du Capitole, pour les Pontifes de l'église. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 79.



Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui a persécuté la maison de *Stuart*, pendant plus de 300 années. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 178.



Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas:
La plus haute sagesse en est souvent trompée:

Il

Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats;
Du triomphe à la vertu, il n'est souvent qu'un pas.

Mort de César, Acte I.



Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le destin des états dépendait d'un moment.

Ibid.



Va César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiete,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus;
Les Dieux du haut du ciel ont compté nos années.

Ibid. Act. III.



Le mérite est caché, qui sçait si de nos tems
Il n'est point, quoiqu'en dise, encor quelques talens.
Peut-être qu'un *Virgile*, un *Ciceron* sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface;
Tout s'arrange au hasard, & rien n'est à sa place.

Mél. de Poës. & de Litt. Epître à un Ministre d'Etat.



Ce monde ci n'est qu'une loterie,
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.

Nanine, Acte I.



C'eſt l'eſprit du tems qui dirige tous les grands événemens du monde. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 66.*



La fortune n'eſt autre choſe que l'enchaînement néceſſaire de tous les événemens de l'univers. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 102.



Ceux qui ſe plaignent de la fortune, n'ont bien ſouvent à ſe plaindre que d'eux-mêmes. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Ecrivains du tems de Louis XIV.*



D'un événement donné, déduire tous les événemens de l'univers, eſt un beau problême à réſoudre; mais c'eſt au maître de l'univers qu'il appartient de le faire. *Mél. de Lit. d'Hiſt. & de Phil. chap.* 2.



Tous les jours des humains comptés avant les tems;
Aux yeux de l'éternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abbaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Henr. Ch. VII.



Le tems d'une aîle prompte, & d'un vol inſenſible;
Fuit & revient ſans ceſſe à ce palais terrible;

Et de-là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux, destinés aux humains,
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable ;
La main de l'éternel, y marque nos désirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs :
On voit la liberté. Cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sçait l'assujettir, sans la tiranniser,
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.

Ibid.



Le hasard va souvent plus loin que la prudence.

Mérope, Acte IV.



Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !

Oedipe, Acte IV.



Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles ressorts font d'illustres destins !

Semiramis, Acte II.



Si on avait dit à *Luther*, qu'il détruirait la Religion Romaine dans la moitié de l'Europe, il ne

l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 106.



De la nécessité le pouvoir invincible,
Traine aux pieds des autels un courage inflexible.

Alzire, Acte 1.



Les méchans sont toujours malheureux. Ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. S'il n'y avait que du bien, & point de mal, alors cette terre serait une autre terre ; l'enchaînement des événemens serait un autre ordre de sagesse ; & cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être Suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense.

Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables ; & tout ce que nous voyons sur le petit atome où nous sommes nés, devait être dans sa place, & dans son tems fixé, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Faible Mortel cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. *Mél. de Litt. Hist. & Phil. Zadig. L'Hermite.*



On aime à murmurer; il y a du plaiſir à ſe plaindre, mais il y en a plus à vivre. On ſe plaît à ne jetter la vue que ſur le mal, & à l'éxagérer. Liſés les hiſtoires, nous dit-on : ce n'eſt qu'un tiſſu de crimes & de malheurs. D'accord; mais les hiſtoires ne ſont que les tableaux des grands événemens. On ne conſerve que la mémoire des tempêtes; on ne prend point garde au calme; on ne ſonge pas que depuis cent ans il n'y a eu aucune ſédition dans Péquin, dans Rome, dans Veniſe, dans Paris, dans Londres; qu'en général, il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes villes, que d'années orageuſes; qu'il y a plus de jours innocens & ſereins, que de jours marqués par de grands crimes, ou par de grands déſaſtres. *Elém. de Phil. de Newton.*



Dieu ſe joue à ſon gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand *Fontenelle*,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de *Paſcal* ;
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
    Deſcendent en pluye éternelle
Sur cent mondes divers, & ſur chaque animal ;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.

Lettre [illegible] R. de P. Mél. de Poéſ. & de Litt.



Le ciel en nous formant, mélangea notre vie ;
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſirs, & de jours de tourmens,

De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Mél. de Poés. &c. I. *Disc. sur l'égal. des conditions.*



Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien. *Zadig. Le souper.*



Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs dans cette vie. Il y a du bonheur en effet, si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue & variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe *terraqué :* cherchés ailleurs. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 66.*



Il ne faut pas à un certain âge, s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive & des sens bien parfaits, pour goûter ce bonheur-là. Mais avec des amis de la liberté, de la philosophie, on est aussi bien que l'âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphere. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. Dial. entre Madame de S. Maint. & Ninon Lenclos.*



Hélas ! où donc chercher ; où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature ;
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,

Et par-tout partagé, hors dans son seul auteur;
Semblable au feu, dont la douce chaleur;
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éleve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime,
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abime.
La joie est passagere & le rire est trompeur.

Mél. de Poës. &c. I. Discours sur l'égalité des conditions.



Je ne me vante point d'avoir en cet azile
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'est point retiré dans le fonds d'un boccage;
Il est encor moins chez les Rois;
Il n'est pas même chez le sage:
De cette courte vie il n'est point le partage;
Il y faut renoncer; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Mel. de Poës. &c. Le lac de Geneve.



Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fonds de son village,
Que le fat important qui pense le tenir;
Et le triste sçavant qui croit le définir.

Mél. de Poës. &c. Discours sur l'égalité des conditions.



Le bonheur est un bien que nous vend la nature;
Il n'est point ici bas de moissons sans culture:
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.

Ibid. IVe Dis. sur la modération en tout.

Souvent la plus belle Princesse
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéresse,
Laisse un vuide affreux dans le cœur.

*Mél. de Poës. &c. Let. à S. A. R. Mad. la Princesse de ***.*



Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne,
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

Ibid.



Il n'appartient certainement qu'à Dieu, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 66.*



La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

Le Fanatisme, Acte 1.



Nous seuls rendons nos jours heureux ou malheureux.

Ibid.



Par le seul mouvement Dieu conduit la matiere,
C'est par le seul plaisir qu'il conduit les humains.

Sentés

Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence,
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe;
Soit que du doux ſommeil la nuit ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos ſens flétris cherchent leur nouriture,
L'aiguillon de la faim paſſe en vous la nature;
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous,
Par-tout d'un Dieu clement la bonté ſalutaire,
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire;
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

v. Diſc. ſur la nature du Plaiſir.



Il n'y a point de plaiſirs ſans bienſéance. *Seconde Epître à M. Fakener.*



Le plaiſir eſt un préſent de la Divinité. L'homme ne peut ſe donner ni ſenſations, ni idées; il reçoit tout; la peine & le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. Zadig. L'Hermite.*



Les plaiſirs ſont les fleurs que nôtre divin maître,
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître,
Chacune à ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans;
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légere;

On flétrit aisément leur beauté passagere ;
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés ;
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés pour sçavoir les reprendre ;
Le travail est souvent le pere du plaisir ;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

IV. Discours de la Modération en tout.



Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse ;
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour, & l'ennui détruisoit l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas ;
Ce cortege aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Ibid.



Du Dieu qui nous créa la clemence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais, aimables habitans ;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence ;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance :
L'un, quand l'homme accablé, sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux seconder la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'il endure.

Henr. Ch. VII.



L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidéle joie;
Elle aporte de Dieu la promesse & l'appui;
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Ibid.



L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage.

Merope, Acte II.



Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils perissent:
Et vous composerez dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, & faible, & misérable!
Vous criez, *tout est bien*, d'une voix lamentable!
L'univers vous dément, & votre propre cœur,
Cent fois de votre esprit a refuté l'erreur.

Mél. de Poés. Poëme sur le désastre de Lisbonne.

GOUVERNEMENT.

L'uniformité, en tout genre d'administration, est une vertu. *Essais sur l'Hist. Gén. de Louis XIV.*



Les gouvernemens sont comme les hommes, ils se forment tard. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 177.



Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison, peut gouverner un royaume; cela peut être

un paradoxe ; mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe & de fermeté, qu'on commande à cent perſonnes & à pluſieurs milliers. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Anecd. du Czar.*



Le caractere de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les tems de douceur ou de cruauté. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. des Turcs, chap.* 169.



On ne perd les Etats que par timidité.

Le Fanatiſme, Acte I.



Il faut pour qu'un Etat ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Introduction au ſiecle de Louis XIV.*



Ceux qui penſent que les Rois & leurs Miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins, que celui qui penſerait qu'ils ſacrifient toujours au bonheur du monde. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 190. *Paix de Riſwic*



Ceux qui gouvernent, ſont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute ſenſible qu'elle eſt ;

furtout quand cet avantage futur eft balancé par les difficultés préfentes. *Effais fur l'Hift. Gén. chap.* 117.



Ce pouvoir fouverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple, & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des états, & qu'ailleurs on défire,
Eft des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux fous un tyran, divin fous un bon Roi.

Brutus, Acte III.



On demande toujours quel gouvernement eft préférable! Si on fait cette queftion à un Miniftre ou à fon Commis, ils feront, fans doute, pour le pouvoir abfolu; fi à un Baron, il voudra que le baronage partage le pouvoir légiflatif. Les Evêques en diront autant: le Citoyen voudra, comme de raifon être confulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement femble être celui où toutes les conditions font également protégées par les loix *Mél. de Litt. &c. Rép. aux Penfées de Pafcal.*



Dans toutes les minorités des Souverains, les anciennes conftitutions du royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille affemblée après la mort du pere. *Effais fur l'Hift. Gén. chap.* 141.



Quand la fociété générale eft bien gouvernée,

on ne fait gueres d'associations particulieres. *Essais sur l'Hist. Gén. des Croizades.*



On a longtems cherché l'origine du gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'y en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 23.



Sous le regne de Louis XI, il n'y eût pas un grand homme. Il avilit la nation, il n'y eût nulle vertu : l'obéissance tînt lieu de tout, & le peuple fût enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galere. *Es. sur l'Hist. Gén. chap.* 80.

Plus il y a de grands corps dépositaires des loix, moins l'administration est arbitraire ; & si quelquefois le Souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui, il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue & qui vit sous la protection des loix. *Es. sur l'Hist. Gén. chap.* 163.



Tout sert à faire voir, que si dans les royaumes héréditaires, on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages, & que la liberté même, cet avantage

ſi naturel & ſi cher, a quelquefois produit de grands malheurs. *Eſ. ſur. l'Hiſt. Gén. de la Hongrie.*



Qu'eſt-ce que l'amour de la Patrie ? Un compoſé d'amour-propre & de préjugés, dont le bien de la Société fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le Public*, faſſe une impreſſion profonde. *Mél. de Litt. d'Hiſt. chap. 2. ſur l'Adminiſtration publique.*



L'eſprit d'une nation réſide toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & qui le gouverne. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 126.*



Ce gouvernement ſerait digne des *Hottentots*, dans lequel il ſerait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'eſt à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien, parce que nous ſommes oiſifs.*

Mél. de Litt. & d'Hiſt. chap. 2. de l'Admi. publi.



Ce gouvernement outtragerait Dieu & les hommes, dans lequel des Citoyens pourraient dire : L'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prieres. *Ibid.*



Les petites machines ne réuſſiſſent point en grand, parce que des frottemens les dérangent : il

en est de même des Etats. La Chine ne peut se gouverner comme la République de Lucques. *Ibid.*



La comparaison des siecles passés avec le nôtre, doit nous faire sentir notre bonheur, malgré ce penchant presque invincible, que nous avons à louer le passé aux dépens du présent. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 69.*

MONARCHIE, ROIS ET SUJETS.

Tout Roi qui aime la gloire, aime le bien public. *Essais sur l'Hist. Gén. de Louis XIV.*



Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie;
Quel est donc, justes Dieux! le destin d'un bon Roi,
Qui dit sans se flatter, tous les cœurs sont à moi!
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!

Mél. de Poés. &c. Lettre à M. la Duchesse Dumaine.



Il est à souhaiter qu'un Roi aime les louanges, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. *Essais sur l'Hist. Gén. de Louis XIV.*

Ce

Ce trône augufte & faint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour,
En faifant des heureux, un Roi l'eft à fon tour.

Mariamne, Acte III.



——— Je fuis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait Roi, c'eft pour me protéger.

Merope, Acte IV.



Je détefte un fujet qui croit m'intimider,
Et je méprife un Roi qui n'ofe commander.

Difc. fur la Tragédie, III. Partie, Semiramis.



Un Roi abfolu, qui veut le bien, vient à bout de tout fans peine. *Effais fur l'Hift. Gén. chap.* 173.



L'œil du maître peut tout; c'eft lui qui rend la vie
Au mérite expirant fous les dents de l'envie;
C'eft lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modefte talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui fçait regner, nous fait ce que nous fommes:
Les regards d'un héros produifent les grands hommes.

Mél. de Poéf. Difcours fur les évenemens de l'année 1744.



O Roi! Venez jouir du prix & de la victoire;
Ce prix eft notre amour; il vaut mieux que la gloire.

Merope, Acte V.



—— Qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Henr. Chant IV.



Le Roi Philoſophe ſait parfaitement ce que le Philoſophe, qui n'eſt pas Roi, s'efforce envain de deviner. *Mél. de Poéſ. L. au R. de P.....*



Blaiſe Paſcal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux Miſantrope, *Heraclite* ſublime,
Qui penſe qu'ici bas tout eſt miſere & crime;
Dans ſes triſtes accès oſe nous maintenir,
Qu'un Roi que l'on amuſe, & même un Roi qu'on aime,
Dès qu'il n'eſt plus environné;
Dès qu'il eſt réduit à lui-même,
Eſt de tous les mortels le plus infortuné,
Il eſt le plus heureux, s'il s'occupe & s'il penſe.

Lettre au Roi de Pruſſe.



On n'exige pas qu'un Roi diſe des choſes mémorables, mais qu'il en faſſe. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 197.



Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de les punir ?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir !

Un fils ne s'arme point contre un coupable pere ;
Il détourne les yeux, le plaint, & le revere.
Les droits des Souverains sont ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans ; leurs juges sont les Dieux.

Brutus, Tragédie Acte I.



Si le ciel quelquefois les donne en sa colere,
N'allez pas mériter un présent plus severe,
Trahir toutes les loix en voulant les vanger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.

Ibid.



Néceffité cruelle, attachée à l'Empire !
Dans les cœurs des humains les Rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.

Oedipe, Acte III.



On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.

Henr. Ch. III.



——————— O Dieu de l'Univers !
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image,
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

Merope, Acte II.



Tel est souvent le sort des plus justes des Rois ;
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs loix :
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :
Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes

Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignés l'encens que vous bruliés pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus, est bientôt oubliée.

Oedipe, Acte I.

✻

. . . . . Nous avons la faible vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un Roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le benit ; le vieillard expirant.
De ce Prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils éternisant des images si cheres,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siécles à venir.

Henr. Ch. I.

✤

Valois regnait encor, & ses mains incertaines,
De l'état ébranlé laissait flotter les rênes :
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne regnait plus.

Ibid.

✤

——————— Souviens toi,
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;
Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,
Tous jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.

L'Orphelin de la Chine, Acte IV.

✤

Un Prince qui a des domaines absolument séparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier; mais un Roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut gueres être atteint de ce vice. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 197.

RÉPUBLIQUES.

Un Républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un Sujet à la sienne, par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître. *Mél. de Litt. d'Hist. & Phil. Pensées sur l'Administration publique XXVI.*



Un vrai Républicain n'a pour pere & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les loix, & son pays.

La mort de Cesar, Acte II.



Une République n'est point fondée sur la vertu: elle l'est sur l'ambition de chaque Citoyen qui contient l'ambition des autres, sur l'orgueil qui réprime l'orgueil, sur le désir de dominer qui ne souffre pas qu'un autre domine. Delà se forment des loix qui conservent l'égalité autant qu'il est possible: c'est une société où des convives d'un appétit égal, mangent à la même table, jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux, qui prenne tout pour lui & leur laisse les miettes. *Mél. de Litt. Pensées sur l'Administration publique. XXVIII.*



L'esprit républicain est au fonds aussi ambitieux que l'esprit monarchique. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 124.



Est-il donc entre nous rien de plus despotique,
Que l'esprit d'un état qui passe en Republique ?
Vos loix sont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le Senat vous oprime, & le peuple vous brave :
Il s'en faut faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil severe,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire.
Et d'un bannissement le décret odieux,
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Brutus, Acte II.



Ces fiers Patriciens sont-ils autant des Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passion, sans intérêt, sans vice ?
Ils osent s'en vanter, mais leur feinte justice,
Leur âpre autorité, que rien ne peut gagner ;
N'est dans ces cœurs hautains que l'ardeur de regner :
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défense, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisans de patrons & de peres,
Ils affectent des Rois les démarches altieres ;

Rome a changé de fers ; & ſous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tirans.

Ibid. Acte I.



De tous les gouvernemens de l'Europe, celui de Veniſe était le ſeul réglé, ſtable, & uniforme. Il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du Sénat, c'eſt qu'il manquait un contre-poids à la puiſſance Patricienne, & un encouragement aux Plébéïens. Le mérite ne pût jamais, dans Veniſe, élever un ſimple Citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la Chambre des Communes a part à la légiſlation, conſiſte dans ce contre-poids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en eſt digne. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. de Veniſe.*

HOMMES PUBLICS, MINISTRES, AMBASSADEURS, GRANDS-HOMMES.

Il eſt beaucoup d'emplois; mais les talens ſont rares.

Mél. de Poéſie &c. Epître ſur l'ecouragement des Arts.



Les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épitheres. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 176. *Louis XIV. ſurnommé le Grand.*



J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur, en les accusant; on veut se faire valoir, en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes. *Dissertation sur la mort d'Henry IV*, *tome* I.



On doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siecle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changemens qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés. Cette juste gloire est leur unique récompense. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 201.



Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. *Ibid. chap.* 200.



Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans

dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractere. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de bon sens, voyent tous à peu près leurs intérêts.

Un Bourgeois d'Amsterdam, ou de Berne, en sait sur ce point, autant que *Sejan*, *Ximenes*, *Bukingham*, *Richelieu* ou *Mazarin*: mais notre conduite, & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 170. *Etat de la France, sous Mazarin.*



Les petitesses de la vie privée, peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 144.



Il faudrait avoir vécu longtems avec un Ministre, pour peindre son caractere, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 168. *Guerre civile.*



Pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être un bon Ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat, est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 171. *Mort de Mazarin.*



Les vrais Ambassadeurs, interprêtes des loix,
Sans les deshonorer sçavent servir les Rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministeres;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.

Brutus, Acte v.



L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi sous un nom honorable,
Qui vient rempli d'orgueil, ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Ibid. Acte I.



Pour sauver un Etat, il suffit d'un grand homme.

Catilina, Acte I.



Il ne s'est rien fait de grand dans le monde, que par le génie & la fermeté d'un seul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 85. *Juifs & Maures.*



On ne juge d'un grand homme, que par ses chef-d'œuvres, & non par ses fautes. *Essais sur l'Hist. Gén. Ecrivains du tems de Louis XIV.*



C'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables ennemis. *Ibid.*



Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Henr. Ch. I.



Tel eſt le ſort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 172. *Conquête de Flandres.*

ETATS GÉNÉRAUX, ET CONCILES.

Ce que ſont les Etats Généraux pour les Rois, les Conciles le ſont pour les Papes; mais ce qui ſe reſſemble le plus differe toujours. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 73.



C'eſt un uſage antique & ſacré parmi nous;
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups;
Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie;
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes loix:
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance;
Ainſi de nos ayeux les auguſtes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
Henr. Ch. VI.



Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile,

Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun ;
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Henr. Ch. III.



Dans les Monarchies tempérées par l'esprit le plus Républicain, les Etats ne se sont jamais crus au-dessus des Rois, quoiqu'ils aient déposé leurs Souverains dans des nécessités pressantes ou dans des troubles. Les Electeurs qui déposerent l'Empereur *Wenceslas* ne se sont jamais crus supérieurs à un Empereur regnant. Les *Cortes* d'Arragon disaient au Roi qu'ils élisaient, *nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos ;* mais quand le Roi était couronné, ils ne s'exprimaient plus ainsi, ils ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils avaient fait leur Maître.

Mais il n'en est pas d'une assemblée d'Evêques de tant d'Eglises également indépendantes, comme du Corps d'un Etat Monarchique. Ce Corps a un Souverain ; & les Eglises n'ont qu'un premier Métropolitain. Les matieres de Religion, la doctrine, & la discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme au mépris du monde entier. Les Conciles sont donc supérieurs aux Papes dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à sçavoir, s'ils ont le droit de le déposer, comme les Dietes de Pologne, & les Electeurs de l'Empire Allemand ont le droit de déposer leur Souverain.

Cette question est de celles que la raison du plus fort peut seule décider. Si d'un côté un sim-

ple Concile Provincial peut dépouiller un Evêque, une assemblée du monde Chrétien peut à plus forte raison dégrader l'Evêque de Rome. Mais de l'autre côté cet Evêque est Souverain. Ce n'est pas un Concile qui lui a donné son Etat; Comment des Conciles peuvent-ils le lui ravir, sur-tout quand ses sujets sont contents de son administration? Un Electeur Ecclésiastique, dont l'Empire & son Electorat seraient contents, serait en vain déposé comme Evêque par tous les Evêques de l'Univers; il resterait Electeur, avec le même droit qu'un Roi excommunié par toute l'Eglise, & Maître chez lui, demeurerait Souverain.

Le Concile de Constance avait déposé le Souverain de Rome, parce que Rome n'avait voulu ni pû s'y opposer. Le Concile de Basle, qui prétendit dix ans après suivre cet exemple, fit voir combien l'exemple est trompeur, combien sont différentes les affaires qui semblent les mêmes, & que ce qui est grand & seulement hardi dans un tems, est petit & téméraire dans un autre. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 73.*

PARLEMENT.

Il est dans ce saint temple un Senat vénérable;
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince, & l'organe, & l'appui;
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tirannie & la rebellion:

Toujours plein de respect; toujours plein de courage;
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait reprimer.

Henr. Ch. IV.



——————— Le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'est lui qui le premier demasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.

Ibid.

COMMERCE, LUXE, CIRCULATION, LOIX SOMPTUAIRES.

Quiconque lit l'Histoire avec fruit, voit qu'il y a autant de révolutions dans le commerce que dans les Etats. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 98. *Russie.*



Un Ecrivain fait un beau livre plein de profonds raisonnemens, sur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes. Un Négociant d'un trait de plume y envoie sans raisonner des effets, il s'enrichit & ne lit point le livre. Il en est de même dans la politique; l'homme d'esprit oisif fait des projets pour changer la face de l'Europe; ceux qui gouvernent suivent leur routine, & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets. *Suite de Mél. de Litt. ch.* 79.



C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen (*Laurent de Medicis*) qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & soutenir de l'autre le fardeau de la République; entretenir des Facteurs & recevoir des Ambassadeurs; résister au Pape, faire la guerre & la paix, être l'oracle des Princes, cultiver les Belles-Lettres, donner des Spectacles au peuple, & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople. *Essais sur l'Hist. Gén. Italie au quinzieme siecle.*



C'est la fantaisie des hommes qui met le prix à des choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers: c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance. *Suite des Mél. de Litt. Vision de Babouc.*



L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais Citoyen, & même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à sa patrie, & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre?



Sachés surtout, que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette grandeur, cette pompe mondaine;

D'un regne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.

Mél. de Poëſ. Déſenſe du Mondain.



Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des Grands,
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.

Ibid.



Toutes les Loix ſomptuaires ne prouvent autre choſe, ſinon que les Gouvernemens n'ont pas toujours de grandes vues, & qu'il paraît plus aiſé aux Miniſtres, de proſcrire l'induſtrie que de l'encourager. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 100. *Uſages du* XVI *ſiecle.*



La profeſſion de Négociant eſt mépriſée de nos Petits-Maîtres; mais nos Petits-Maîtres ſont l'eſpece la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre. *Epître à M. Fakener.*

FINANCES, MONNOIES, USURE, MARQUE DE LA PAUVRETÉ PUBLIQUE.

Le prix des Monnoies eſt le pouls d'un Etat, & une maniere aſſez ſure de reconnoître ſes forces. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 41. *Etat de la France & de l'Angleterre.*



Colbert

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des Monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or, ces gages d'échange doivent être des mesures invariables. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 202. *Finances.*



Toute autorité blesse en secret les hommes, d'autant plus que toute autorité veut toujours s'accroître. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 207. *Calvinisme.*



L'héritier reconnu d'un Prince puissant, qui a fondé, ou rétabli un Etat, est toujours plus puissant que son pere, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carriere ouverte : il commence où son Prédécesseur a fini. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 23. *De Fiefs & de l'Empire.*



Les trésors de *Sixte-Quint* furent dissipés un an après sa mort, ainsi que ceux de *Henri IV.* destinée ordinaire qui fait voir assez la vanité des desseins des hommes. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 123. *Successeurs de Sixte-Quint.*



La grande usure est la marque infaillible de la pauvreté publique. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 69.

ETABLISSEMENS UTILES, ECOLE MILITAIRE.

L'établissement de *S. Cyr* sera surpassé par celui que Louis XV. vient de former, pour élever cinq cens Gentilshommes ; mais loin de faire oublier *S. Cyr*, il en fait souvenir. C'est l'art de faire du bien qui s'est perfectionné. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 201.

TRAVAUX PUBLICS.

Si on contribue pour le malheur de l'espece humaine (*aux frais de la guerre*,) ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Comment n'a-t-onpas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? *Mél. de Litt. & de Phil. ch. 3. Embellissement de Cachemire.*

❖

Que croyez-vous qu'il en ait couté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? Des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéans ? *Ibid.*

JUSTICE, LOIX, JURISPRUDENCE, LÉGISLATEURS, DROIT PUBLIC, LOI NATURELLE, USAGES, LOI SALIQUE, &c.

Les loix sont faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. *Suite des Mélanges. Zadig ; le Ministre.*

❖

La Loi, dans tout état, doit être universelle.
Les mortels quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Poëme sur la Loi Naturelle. IVe Partie.



C'est à Dieu seul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, & c'est aux hommes à reprimer ceux qui s'élevent contre le gouvernement établi par les hommes. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 114. *Elizabeth.*



Ceux qui péchent uniquement contre Dieu, doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci. *Mél. de Litt. &c. Dial. entre un Plaideur & un Avocat.*



Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes, que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux loix.



Qui pardonne au crime en devient le complice.
Brutus, Acte V.



Les abus servent de loix dans presque toute la terre, & si les plus sages des hommes s'assemblaient pour faire des loix, où est l'Etat dont la forme subsistât entiere? *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 206.



Ce ſerait violer l'eſprit d'une loi que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands hommes. *Diſcours à l'Académie.*



Les véritables Conquérans ſont ceux qui ſavent faire des loix. Leur puiſſance eſt ſtable; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch. 16. Des Normands.*



La plus douce loi eſt celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes. *Ibid. ch. 13. Des uſages du tems de Charlemagne.*



Il eſt bien grand de décider des fortunes des hommes ſur ſon Tribunal; il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter la grand-Meſſe, pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon juge de remplir les fonctions de ſa charge? *Mél. de Litt. &c. Dialogue entre un Plaideur & un Avocat.*



Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une eſpéce de folie qui eſt le jeu. Les regles du jeu ſont les ſeules qui n'admettent, ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tirannie. Un homme qui a été Laquais, s'il joue au lanſquenet avec des Rois, eſt payé ſans difficulté

quand il gagne ; par-tout ailleurs la loi eſt un glaive, dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible. *Mél. de Litt. ch.* 41. *Contradictions de ce monde.*



L'Hiſtoire des uſages, des loix, des privileges, n'eſt en beaucoup de pays, & ſur-tout en France, qu'un tableau mouvant. C'eſt donc une idée bien vaine, un travail bien ingrat, de vouloir tout rappeller aux uſages antiques, & de vouloir fixer cette roue que le tems fait tourner d'un mouvement irréſiſtible. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 72.



Il n'y a gueres de peuple qui n'ait conſervé quelque cérémonie, qu'on ne peut ni approuver, ni abolir. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 12. *Du Japon.*



Il a toujours été plus aiſé, dans tous les pays, d'abolir des coutumes invétérées que de les reſtraindre. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 126. *De la Chine.*



Le royaume de Naples & de Sicile paſſa aux Allemands, après avoir été conquis par les Français. Ainſi vingt provinces ont été ſous la domination de Souverains que la nature a placés à trois cens lieues d'elles : éternel ſujet de diſcorde, & preuve de la ſageſſe d'une Loi telle que la *Salique* ; Loi

qui ferait encore plus utile à un petit Etat, qu'à un grand. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 139. *De l'Empereur Henri VI.*



Souvent les Conquérans ne sont cruels que dans la guerre : la paix amene des mœurs & des Loix plus douces. Charlemagne au contraire, fit des Loix qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 8. *Charlemagne.*



Si, dans l'Europe, les Loix avaient été fondées sur la puissance paternelle ; si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial, comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué de la Chine, les trois enfans de Louis le Debonnaire, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se seraient pas révoltés contre leur pere qui donnait un héritage à un enfant du second lit. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 14. *Louis le Faible.*



On excuse *Mahomet* sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille Prophetes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parut un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue.*



Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation.

Il n'emploie que la raiſon, & non le menſonge & l'épée. Viceroi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les loix : diſgracié & pauvre, il les enſeigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaiſſement ; il rend la vertu aimable ; il a pour diſciple le plus ancien & le plus ſage des peuples. *Suite de Mél. de Litt. ch. 69. De Mahomet.*



Les Turcomans imitaient les Francs, les Normands & les Gots dans leurs irruptions, ils les imitaient auſſi en ſe ſoumettant aux loix, aux mœurs, & à la religion des vaincus. C'eſt ainſi que d'autres Tartares en ont uſé avec les Chinois; & c'eſt l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir ſur le barbare, quoique le plus fort. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 44. *Des Croiſades.*



Il ſemble que ces Traités *du droit des gens, de la guerre & de la paix*, qui n'ont jamais ſervi à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à aſſurer le droit d'aucun homme, ſoient une conſolation pour le peuple des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la juſtice, comme on a les portraits des perſonnes célébres qu'on ne peut voir. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Ecrivains du ſiécle de Louis XIV.*



Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public

eſt devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples; preſque toutes les clauſes des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 104. *Origine de la liberté de Geneve.*



Le ſavant auteur des mémoires de l'Amiral Anſon témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger du Gouvernement d'une grande Nation par les mœurs de la populace des frontieres? Et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait naufrage ſur nos côtes Maritimes, dans le tems où les loix des Nations d'Europe confiſquaient les effets naufragés, & que la coutume permettoit qu'on égorgeât les Propriétaires? *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 1. *De la Chine.*



Les Etats Chrétiens ont long-tems manqué, & manquent encore de bonnes loix poſitives. Leur Juriſprudence encore gotique en pluſieurs points, compoſée des anciennes coutumes de cinq cens petits tyrans, a recours ſouvent aux loix Romaines, & à celles des Hébreux, comme un homme égaré qui demande ſa route: ils vont chercher dans le code du peuple Juif, les regles de leurs Tribunaux. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 113. *Henri VIII.*



Rien ne fait mieux voir combien la Juriſprudence a beſoin d'être reformée, que cette néceſſité où l'on eſt de recueillir des Arrêts. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 214. *Ecrivains.*



De

De nos parens ſur nous, vous ſavés le pouvoir ;
Du Dieu que nous ſervons, ils ſont la vive image ;
Nous leur obéiſſons en tout tems, à tout âge.
Cet empire détruit qui dût être éternel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens.

L'Orphelin de la Chine, Acte IV.

FONDATEURS D'EMPIRES. CONQUÉRANS.

Tous les grands Empires ont commencé par des hameaux, & les Puiſſances Maritimes par des barques de pêcheurs. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap. 299. Fondation des Provinces-Unies.*

Jamais un grand Etat ne s'eſt formé que de pluſieurs petits ; c'eſt l'ouvrage de la politique, du courage, & ſur-tout du tems. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 1. De la Chine.*

——— Un ſoldat peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſçu défendre.
Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays, n'a pas beſoin d'ayeux.

Merope, Acte I.

Si Charlemagne eut fait de Rome sa capitale, si ses Successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses Etats à ses enfans n'eût point prévalu chez les barbares; il est vraisemblable qu'on eût vû renaître l'Empire Romain. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 7.

✥

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes Etats; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des Rivaux voisins, qui, ayant beaucoup d'ambition & peu de ressource, mettent en œuvre tout ce qui peu suppléer à la force. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 34. *Des Mahométans.*

✥

Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cede sur la terre aux travaux, au courage.

Orphelin de la Chine, Acte 1r.

✥

Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cedé par tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pû enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 125. *Découverte des Portuguais.*

✥

Un Conquérant eſt un homme dont la tête ſe ſert avec une habileté heureuſe du bras d'autrui. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 48. *Genghiz-khan.*

Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 30. *Conquête de Naples & Sicile.*

Le loup a la perception de quelques moutons paiſſans dans une campagne; ſon inſtinct le porte à les dévorer; les chiens l'en empêchent. Un conquérant a la perception d'une Province que ſon inſtinct le porte à envahir; il trouve des fortereſſes & des armées qui lui barrent le paſſage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce Prince. *Mél. de Phil. ch.* 5.

Entre les Tyrans & les bons Rois ſont les Conquérans, mais plus approchans des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on eſt avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé. *Diſſertation ſur l'Hiſt. de Charles XII.*

———— Il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du trone d'un vainqueur,

Frape ſans intervalle un coup sûr & rapide:
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide:
Le tems ramene l'ordre & la tranquillité;
Le peuple ſe façonne à la docilité:
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goute on fait couler le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramenent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu, de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

L'Orphelin de la Chine, Acte II.



Charlemagne défait Vitikind, chef des Saxons. Il traite de révolte un effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans, qu'on lui livre le Général, & ſur la nouvelle qu'ils l'ont laiſſé retourner en Dannemarc, il fait maſſacrer quatre mille cinq cens priſonniers, au bord de la petite riviere d'Alve. Si ces priſonniers avaient été des ſujets rébelles, un tel châtiment aurait été une ſévérité horrible; mais traiter ainſi des hommes qui combattaient pour leurs libertés, & pour leurs loix, c'eſt l'action d'un brigand, que d'illuſtres ſuccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait un grand homme. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 8.



Si on demande comment autrefois des Eſſains venus du Nord, conquirent l'Empire Romain, qu'on

voye ce que *Gustave Adolphe* a fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire, & on ne sera point étonné. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 147. *De l'Allemagne.*

GUERRE, BATAILLES.



Plus la guerre est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse, qui doit être l'unique but de la guerre, & le seul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos Temples de reproches & de condamnations; nous anathématisons les plus légeres irrégularités de la conduite, les plus secrettes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu, s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres; contre ces déprédations attroces; contre ces cruautés qui font de la Terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meur-

triers mercénaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'était rangé n'a gueres sous les enseignes de sa patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires, & pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble marchant avec ordre sous un grand Capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des Nations. *Eloge funeb. des Officiers ch. 72.*



Tel n'est point l'Officier, idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain, bravant de sang froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la Nature; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre; aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'esprit. A ce portrait les Nations étrangeres reconnaissent nos Offi-

ciers ; elles avouent ſur-tout que lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer même de leurs ennemis. Mais ſi leurs graces & leurs franchiſes ont adouci quelquefois les eſprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ? *Ibid.*

✤

Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.

Henr. Ch. x.

✤

La plûpart des guerres, entre les Princes Chrétiens, ſont des eſpeces de guerres civiles. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 189. *Louis XIV. juſqu'à* 1697.

✤

Parmi les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur auſſi malheureux que le vaincu. C'eſt un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutiſſent. L'argent comptant, ce principe de tons les biens & de tous les maux, levé avec tant de peines dans les provinces, ſe rend dans les coffres de cent Entrepreneurs, dans ceux de cent Partiſans qui avancent les fonds, & qui achetent par ces avances, le droit de dépouiller la nation au nom du ſouverain.

Les particuliers alors regardent le gouvernement comme leur ennemi ; enfouiſſent leur argent ; & le défaut de circulation fait languir le royaume. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. Louis XIV. chap.* 202. *Finances.*

✤

La guerre appauvrit néceſſairement le tréſor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le rempliſſent. Depuis les anciens Romains, je ne connais aucune nation qui ſe ſoit enrichie par des victoires *Ibid.*



Il n'y a aucun ſiecle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célèbres. La politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme, il faut toujours négocier ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le Public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 170. Etats de l'Europe ſous Louis XIV.*



Les reſſemblances ſont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre eſt comme les jeux d'adreſſe, qu'on n'apprend que par l'uſage; & les jours d'action ſont quelquefois des jeux de hazard. *Ecrivains du tems de Louis XIV.*



Un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque ſage conduite qu'il ait eue. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 182. *Bataille d'Hochſtet.*



On a regardé l'entrepriſe de *Bertrand du Gueſclin* (*pour ſoutenir Henri de Tranſtamare contre Pierre*

Pierre surnommé le Cruel, Roi de Castille) comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle, contre un Roi cruel, mais légitime. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 65.



Ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. *Hist. de Charles XII.*

POLITIQUE, DISSIMULATION.

Le véritable but de la politique consiste à enchaîner, au bien commun, tous les ordres de l'Etat. *Ess. sur. l'Hist. Gén. chap.* 66.



Les Politiques peuvent se tromper en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 116.



On peint Cromwel comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense qu'il fût d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un Novice fervent à vingt ans, devient souvent un fripon habile à quarante.

On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un

homme d'Etat prend, pour Aumônier, un Moine tout pétri des petitesses de son couvent; dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde: le Moine s'instruit, se forme, s'intrigue & supplante son maître. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 38.



Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 134.



Je ne sai pourquoi la plûpart des Princes affectent d'ordinaire de tromper par de fausses bontés ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur. Elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 197.

RÉVOLUTIONS.

Les événemens dépendent souvent du caractere des hommes *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 134.



Cromwel ne se flattoit certainement pas de succéder au Roi, lorsqu'il n'était que Lieutenant-Général dans une armée pleine de factions. Il espérait avec grande raison, dans cette armée & dans la République, le crédit attaché à ses grandes actions militaires & à son ascendant sur les esprits; mais s'il

avait formé dès-lors le dessein de se faire reconnaître pour le Souverain des trois royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être.

L'esprit humain, dans tous les genres, ne marche que par degrés, & ces degrés amenerent nécessairement l'élévation de *Cromwel*, qui ne la dût qu'à sa valeur & à la fortune. *Essais sur l'Hist. Générale, chap.* 149.



Si les hommes définissaient les mots dont ils se servent, il y aurait moins de disputes; & plus d'un royaume a été bouleversé pour un mal-entendu. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 12.

FACTIONS, GUERRES CIVILES, CONSPIRATIONS.

Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie ; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. *Histoire de Charles XII.*



Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser;
Pour les anéantir, il faut les mépriser.

Histoire Naturelle, IVe *Partie.*



Le Corps le plus auguste, quand la faction l'entraîne, fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 73.



Dans les commencemens des factions *en Angleterre*, il faut être protégé par un Parlement, en attendant que ce Parlement devienne esclave du vainqueur. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 94.



Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. *Histoire de Charles XII.*



Les guerres civiles, & les tems de malheur produisent toujours des hommes extraordinaires qui eussent été ignorés dans des tems paisibles. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 161.



Nos guerres civiles, sous *Charles VI*, avaient été cruelles; celles de la Ligue furent abominables; celle de la Fronde fût ridicule. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 21.

AMBITION CRIMINELLE.

Les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 144.



Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'Empire,

Et ne ſçut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire.
Des peuples en public, il plaignait la miſere,
Deteſtait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le peuple allait le voir & revenait heureux :
Il ſçavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence :
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſait ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince & mauvais citoyen.

Henr. Ch. III.



Enfin Guiſe attentat, quelque fut ſon projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redoûter, s'il ne veut tout enfraindre.

Ibid.

FAVORIS.

Je ſçai bien que la Cour, Seigneur, à ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages ;
Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs.
Il recompenſe, il aime, il prévient les ſervices,
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,

Vous ne servez qu'un maître, & le reste vous sert.
Ebloui d'un éclat, qu'il respecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même.

Brutus, Acte II.



Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincennes tu n'est plus qu'un donjeon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir;
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes !
Oppresseurs opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt son amour.

Henr. Chant VI.



Ses honteux favoris flattant son indolence;
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance;
Au fonds de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés;
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipaient les restes;
Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, & payait leurs plaisirs.

Henr. Ch. III.

TYRANS.

Les Tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

Catilina, Acte I.



Ce n'eſt pas aux Tyrans à ſentir la nature.

Merope, Acte IV.

DESPOTISME.

Le Deſpotiſme eſt l'abus de la Royauté, comme l'Anarchie eſt l'abus de la République. Un Sultan qui ſans forme de juſtice, & ſans juſtice, empriſonne & fait périr des Citoyens, eſt un voleur de grands chemins, qu'on appelle Votre Hauteſſe. *Penſées ſur l'Adminiſtration publique.*



Les ruines de l'Aſie mineure & de la Grece, la dépopulation de l'Egypte, & la barbarie de l'Afrique, atteſtent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes floriſſantes qui couvraient ces pays, eſt changé en villages malheureux, & le terrain même eſt devenu ſtérile ſous les mains des peuples abrutis. *Suite des Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. du ſiecle de Conſtantin.*

NATIONS, LEURS CARACTERES.

CHINOIS.

Non je ne reviens point encor de ma ſurpriſe :
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe ?
Quels ſont ces ſentimens qu'au fonds de nos climats
Nous ignorons encor & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon Roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure,
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler ;
Rien ne les peut fléchir, rien ne les fait trembler.

Que dis-je ? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis, heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de travaux divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

L'Orphelin de la Chine, Acte IV.

AMÉRICAINS.

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte, il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.

Alzire, Acte I.

JUIFS.

Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement, dans les derniers tems, de leur séjour à Jérusalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé, & celui

lui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être Grand-Prêtre. *Suite de Mél. de Litt. d'Hist. de Phil. chap. 60. Des Juifs.*



Vous ne trouverés dans les Juifs qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis longtems, la plus sordide avarice à la plus détestable superstition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolerent & qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler. Ibid.*

RUSSES.

La Russie, jusqu'au Czar *Pierre le Grand*, resta presqu'inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe, ensevelie sous un despotisme malheureux du Prince sur les Boyards, & des Boyards sur les Cultivateurs. Les abus dont se plaignent aujourd'hui les Nations policées, auraient été des loix divines pour les Russes. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 58. *De la Russie.*

SUISSES.

Aurait-on prévu, que lorsque le plus gros diamant de l'Europe, pris par un Suisse, à la bataille de Gramon, fût vendu au Général pour un écu, aurait-on, dis-je, prévu alors, qu'il y aurait un jour en Suisse, des villes aussi belles & opulentes que l'était la capitale du duché de Bourgogne? Le luxe des diamans, des étoffes d'or y fut longtems ignoré; & quand il a été connu, il a été prohibé : mais les solides richesses, qui consistent dans la culture de la terre, y ont été recueillies par des mains libres & victorieuses.

Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la ſociété, & la ſaine philoſophie, ſans laquelle la ſociété n'a point de charmes durables, ont pénétré dans les parties de la Suiſſe où le climat eſt le plus doux, & où regne l'abondance. Enfin dans ces pays autrefois ſi agreſtes, on eſt parvenu, en quelques endroits, à joindre la politeſſe d'Athenes à la ſimplicité de Lacédemone. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 21. *Des Suiſſes.*

ANGLAIS.

Aux murs de Weſminſter, on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un Roi doux, juſte & politique,
Reſpecte autant qu'il doit la liberté publique!

Henr. Ch. 1.



S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le Deſpotiſme ſerait à craindre. S'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge; mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuſes. *Suite de Mél. de Litt. d'Hiſt. & Phil. chap.* 118. *Des Presbytériens.*



Il y a eu des tems sanguinaires chés tous les peuples, mais chés le peuple Anglais, plus de têtes illustres ont été portées sur l'échafaut, que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractere de cette Nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Méxique. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 38.

FRANÇAIS.

Le Français quelquefois est léger & moqueur :
Mais toujours le mérite eût des droits sur son cœur ;
Son œil perçant & juste, est prompt à le connaître ;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Discours sur les Evénemens de l'année 1744.



Le danger du Roi (*Louis XIV.*) émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son Roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un atendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours, lorsque son successeur fût en danger de mort à Metz, en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois, ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi. *Anecdote sous Louis XIV.*



Il n'y a point aujourd'hui de Nation, qui murmure plus que la Françaiſe, qui obéiſſe mieux, & qui oublie plus vîte. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 208.



De tant de Nations, en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'Officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon Roi; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon maître; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt. *Eloge funebre des Officiers Français.*



Le ſort de *Turenne* & de *Condé*, fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent enſemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commanderent les Eſpagnols. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 171.



Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe;
Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur, ils volent au trépas.

Le Duc de Foix, Acte I.

PHILOSOPHIE.

Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait, que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe. Diſſertation ſur la mort d'Henry IV.*



La ſeule maniere qui appartienne à l'homme de raiſonner ſur les objets, c'eſt l'analyſe. Partir tout d'un coup des premiers principes, n'appartient qu'à Dieu; ſi l'on peut, ſans blaſphêmer, comparer Dieu à un Architecte, & l'Univers à un édifice, quel eſt le voyageur, qui, en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment, oſera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans? Voilà pourtant ce qu'ont oſé faire preſque tous les hommes avec mille fois plus de témérité. *Mél. de Phil. chap.* 8.



Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue ſuite de ſiecles dans un état approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards, c'eſt ce qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme, de déſirer ce qu'on ne connaît point. Il a fallu partout non-ſeulement un eſpace de tems prodigieux, mais des circonſtances heureuſes pour que l'homme s'élevât au-deſſus de la vie animale. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. Avant-Propos.*



Les climats orientaux tiennent tout de la Nature,

& nous dans notre occident ſeptentrional, nous devons tout au tems, au commerce & à une induſtrie tardive. *Ibid.*



Nous ne pouvons trop nous féliciter d'être nés dans un tems, & chés un peuple où l'on commence à ouvrir les yeux, & à jouir du plus bel appanage de l'humanité; l'uſage de la raiſon. *Mél. de Phil. Seconde Partie. Nature de la lumiere.*



Il ſemble que la Nature ait donné à cette eſpece d'hommes (*les Chinois*,) ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 1. De la Chine.*



Nous avons calomnié *les Chinois*, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des Payens, & les mœurs des Chrétiens. Jamais la religion des Lettrés ne fût deshonorée par des fables, ni ſouillée par des querelles & des guerres civiles. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap. 2. De la Chine.*



Il faut avouer que cet eſprit raiſonnable qui commence à préſider à l'éducation dans les grandes

villes, n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des Cevennes, ni prévenir la démence du petit peuple de Paris autour d'un tombeau *à ſaint Medard*, ni calmer les diſputes auſſi acharnées que frivoles, entre des hommes qui auraient dû être ſages. Mais avant ce ſiecle, ces diſputes euſſent cauſé des troubles dans l'Etat; les miracles de *S. Medard* euſſent été accrédités par les plus conſidérables Citoyens, & le fanatiſme renfermé dans les montagnes des Cevennes, ſe fût répandu dans les villes. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 103.



Si l'on a dit que les peuples ſeraient heureux quand ils auraient des philoſophes pour Rois, il eſt très-vrai de dire, que les Rois en ſont plus heureux, quand il y a beaucoup de leurs ſujets philoſophes. *Ibid.*



L'eſprit vraiment philoſophique, qui n'a pris racine que vers le milieu de ce ſiécle, n'éteignit point les anciennes & nouvelles querelles Théologiques, qui n'étaient pas de ſon reſſort. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 207.



Sept Inquiſiteurs par leur décret de 1616 déclarerent l'opinion de *Copernic*, miſe par le philoſophe Florentin dans un ſi beau jour, *non-ſeulement hérétique dans la foi, mais abſurde dans la philoſophie.* Ce jugement, contre une vérité prouvée depuis en

tant de manieres, eſt un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à ſe taire quand la philoſophie parle, & à ne ſe pas mêler de décider ſur ce qui n'eſt pas de leur reſſort. *Eſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 101.



Si la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du ciel un puiſſant génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres, un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiécles, eſt véritablement le grand homme : & les politiques, les conquérans, dont aucun ſiécle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par la violence, c'eſt à celui qui connaît l'Univers, non à ceux qui le défigurent que nous devons nos reſpects. *Ibid.*



Il faut toujours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits. *Eſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 170.



Rien n'eſt plus heureux qu'un philoſophe, qui lit dans le grand livre *de la Nature*, que Dieu a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui : il nourrit, il éleve ſon ame, il vit tranquille, & il ne craint rien. *Suite des Mél. de Litt. Zadig. le Chien & le Cheval.*



Les Retheurs ne gagnent gueres leurs cauſes contre les Philoſophes, au tribunal de la raiſon. *Remarques ſur l'Hiſt. de Charles XII.*



En admirant ces vaſtes globes de lumiere qui ne paroiſſent que de faibles éteincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'eſt en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque choſe de ſi grand & de ſi noble, *un Sage* ſe figure alors les hommes tels qu'ils ſont en effet, des inſectes ſe dévorant les uns les autres ſur un petit atôme de boue. Cette image vraie ſemble anéantir ſes malheurs en lui retraçant le néant de ſon être. Son ame s'élance juſqu'à l'infini, & contemple, détachée de ſes ſens l'ordre immuable de l'Univers. *Zadig. La Femme battue.*



La diſpute entre les anciens & les modernes, eſt enfin décidée du moins en philoſophie. Il n'y a pas un ancien Philoſophe qui ſerve aujourd'hui à l'inſtruction de la jeuneſſe chez, les nations éclairées. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 212.

Les Philoſophes qui font des ſyſtêmes ſur la ſecrette conſtruction de l'Univers, ſont comme nos voyageurs qui vont à Conſtantinople, & qui parlent du Serrail; ils n'en ont vû que les dehors, & prétendent ſavoir ce que fait le Sulthan avec ſes favorites. *Lettre à M. de s'Graveſende.*

Il y a des erreurs qui ne ſont que pour le peuple, il y en a qui ne ſont que pour les Philoſophes. *Diſſert. ſur les changemens arrivés dans notre Globe.*



L'extraordinaire, le vaſte, les grandes mutations, ſont des objets qui plaiſent quelquefois à l'imagination des plus ſages. Les Philoſophes veulent de grands changemens dans la ſcene du monde, comme le peuple en veut aux ſpectacles. *Ibid.*



On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; (*Découvertes de Newton*) mais pour les approfondir, il faut du calcul & point de vers. *Ibid.*



Un véritable Epicurien était un homme doux, modéré, juſte, aimable, duquel aucune ſociété n'avait à ſe plaindre, & qui ne payoit pas des bourreaux pour aſſaſſiner en public ceux qui ne penſaient pas comme lui. *Ibid.*



Il faudrait plus de tems que le déluge n'a duré, pour lire tous les Auteurs qui en ont fait de beaux ſiſtêmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre, à ſa mode, ainſi que Deſcartes l'a formée; car la plûpart des Philoſophes ſe ſont mis ſans façon à la place de Dieu; ils penſent créer un Univers avec la parole.

Mon deſſein n'eſt pas de les imiter, &c. *Ibid.*

Le goût du merveilleux enfante les systêmes; mais la nature paraît se plaire dans l'uniformité, & dans la constance, autant que notre imagination aime les grands changemens. *Ibid.*



Nous disséquons des mouches, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, & nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. *Micromegas.*



Si on a jamais du dire, *audax Japeti genus*, c'est dans la recherche que les hommes ont osé faire de ces premiers élémens, qui semblent être placés à une distance infinie de la sphere de nos connaissances. *De la nature des Elémens.*



Descartes était possédé de l'envie de faire un systême. Cette passion fit dans ce grand homme, ce que font les passions dans tous les hommes; elles les entraînent au-delà de leurs principes. *Chap. I, de la nature de la Lumiere.*



Il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent des pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes du *Malabar*, des marchandises que des vérités. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 120. *Du Japon.*



Les Philosophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public. *Pensées sur l'Administration publique XVI.*



Le petit Livre de *Rohault* a fait, pendant quelque tems, une Physique complette; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de systême. En approfondissant cet abîme, il s'est trouvé infini.

Si *Descartes* inventa de nouvelles chimeres en Physique, au moins il en détruisit d'anciennes; il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. *Mél. de Litt. chap.* 174. *sur Descartes & Newton.*



Tous les Livres de philosophie moderne mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers, sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons. *Mél. de Litt. &c. chap.* 168. *De la Tolérance.*



Jamais les Philosophes ne feront une secte de religion; pourquoi? C'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisés le genre humain en vingt parties, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu

un M. *Locke* au monde. Dans la vingtieme partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? Et parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent, est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. *Ibid.*



La saine raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé.

L'astrologie Judiciaire fut toujours la superstition des sçavans. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 36.



Pithagore avait été coq, ses parens cochons, personne n'y trouva à redire, & sa secte fût cherie & révérée de tout le monde, excepté des rôtisseurs, & de ceux qui avaient des feves à vendre. *Mél. de Litt. ch.* 27.



L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme. Cette impulsion nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au-delà du but, comme tous les autres ressorts de notre ame, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 208.



Ouvrages de mes mains, enfans du même pere,
Connaissés, leur dit-il (*Dieu*) mon divin caractére;
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondés tous.

Des destins & des tems connaissés le seul maitre.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage, instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurés satisfaits.

VI[e] *Discours sur la nature de l'Homme.*



Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger tous les ressors;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
Qu'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à nous mêmes?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux.
Hélas! périrait-il de même?
Je ne sai, mais j'ose espérer
Que de la mort, du tems, & des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Lettre à M. de Genonville.



Quand on m'aura dit comment notre volonté opere sur le champ un mouvement dans nos corps; comment le bras obéit à notre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digerent, comment le bled se transforme en sang; je dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumieres, mais depuis *Thales*

jusqu'à nos jours nous n'en avons point ; tout ce que nous pouvons faire est de sentir notre impuissance, de reconnoître un être Tout-Puissant, & de nous garder de ses systêmes. *Poëme de Fontenoy.*



Je ne sçai pas comme je pense ; mais je sçai que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles & intelligentes ; c'est de quoi je ne doute pas ; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matiere ; c'est de quoi je doute fort. Je revere la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne croit. *Systême de Malebranche*, *ch.* 2.



La division que quelques-uns ont fait de toute la nature en corps & en esprit, paraît la définition d'un sourd & d'un aveugle, qui en définissant les sons & les couleurs, ne soupçonneraient ni la vue, ni l'ouie ; de quel droit en effet pourrait-on dire que Dieu n'a pas rempli l'espace immense d'une infinité de substances, qui n'ont rien de commun avec nous. *Mél. de Philos. ch.* 7.



Affirmer que la matiere pense en effet, parce que Dieu a dû lui communiquer ce don, serait le comble de la témérité ; mais affirmer le contraire, est-il moins hardi ? *Ibid.*



Chose étrange, nous ne sçavons pas comment la terre produit un brin d'herbe, comment une femme fait un enfant, & on croit sçavoir comment nous faisons des idées ? *Ibid.*



J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez que je sçache comment j'ai des idées : l'ame est une horloge que Dieu nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cet horloge est composé. *Mél. de Phil. chap. 26.*



Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours, & je ne me sens pas plus disposé que *Locke* a imaginer, que quelques semaines après ma conception, j'étois une fort sçavante ame, sçachant alors mille choses que j'ai oubliées en naissant, & ayant fort inutilement possedé dans l'*Uterus* des connoissances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien pu r'apprendre depuis. *Mél. de Phil. ch. 26.*



Le divin *Platon*, maître du divin *Aristote* ; & le divin *Socrate*, maître du divin *Platon*, disaient l'ame corporelle & éternelle. Le demon de *Socrate* lui avoit appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou ou un peu fripon ; mais ces gens-là sont trop difficiles. *Ibid.*



Plus

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans l'idée, que les ſyſtêmes de Métaphyſique ſont pour les Philoſophes, ce que les romans ſont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finiſſent tous par être oubliés. Une vérité Mathématique reſte pour l'éternité, & les fantômes Métaphyſiques paſſent comme des rêves de malades. *Vanitas vanitatum, & Metaphyſica vanitas. Réponſe à M. Martin Khalé.*



O Métaphyſique! nous ſommes auſſi avancés que du tems des premiers Druïdes. *Mél. de Phil. ch. 9.*



Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile. Un homme avec les quatre regles d'Arithmétique, & du bon ſens, devient un grand Négociant, un *Jacques Cœur*, un *Delmet*, un *Bernard*, tandis qu'un pauvre Algebriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des rapports, & des propriétés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'eſt que le change. *Mél. de Phil. ch. 9. Théorie de la terre.*



Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté. *Ibid.*



MÉDECINE, INOCULATION.

L'expérience des remedes & le bon ſens ont établi la Medécine pratique dans toute la terre : elle eſt par tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch. 26. De la Chine.*



On ſe porte toujours bien avec de la ſobriété & de l'exercice, l'art de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, eſt un art auſſi chimérique que la pierre philoſophale & l'aſtrologie judiciaire. *Zadig le Baſilic.*



Un Curé en Angleterre, s'était aviſé de prêcher contre l'inoculation; il dit que *Job* avait été inoculé par le Diable. Ce Prédicateur n'était gueres digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raiſon n'y monta qu'enſuite; c'eſt la marche ordinaire de l'eſprit humain. *Mél. de Litt. &c. chap.* 24



Un Evêque de Vorceſter a depuis peu prêché à Londres, l'inoculation; il a démontré en Citoyen, combien cette pratique avait conſervé de ſujets à l'Etat : il l'a recommandé en Paſteur charitable. On prêcherait à Paris, contre cette invention ſalutaire, comme on a écrit vingt ans contre les expériences de Newton. Tout prouve que les Anglais ſont plus

Philoſophes & plus hardis que nous. Il faut bien du tems pour qu'une certaine raiſon, & un certain courage d'eſprit franchiſſent le pas de Calais. *Ibid.*

GENIE, INVENTION, GÉNIE DES *NATIONS.*

Le génie n'a qu'un ſiecle, après quoi, il faut qu'il dégénere. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 204.



C'eſt le privilege du vrai génie, & ſur-tout du génie qui ouvre une carriere, de faire impunément de grandes fautes. *Ibid.*



Quiconque a le génie de ſon art, paſſe bien vîte, & ſans effort du petit au grand. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 176.



La ſcience & l'eſprit conduiſent un artiſte, mais ne le forment en aucun genre. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 197.



Le courage, la force, l'induſtrie; tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap.* 43.



Le Czar *Pierre I*, ſentit qu'il avait à former une

Nation & un Empire ; mais il n'avait aucun ſecours autour de lui. Il conçut dès-lors, le deſſein de ſortir de ſes Etats, & d'aller comme *Promethée*, emprunter le feu céleſte pour animer ſes compatriotes. *Rem. ſur l'Hiſt. Anecdotes ſur le Czar Pierre le Grand.*



Il y a peu de vrais génies ; mais l'eſprit du tems & l'imitation ont fait beaucoup d'Auteurs agréables. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 214. *Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.*



Je remarque toujours que l'eſprit d'invention eſt de tous les tems, & que les Docteurs, les gens qui gouvernent les eſprits & les corps ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus inſenſés préjugés, ont beau n'avoir pas le ſens commun, il ſe trouve toujours des hommes obſcurs, des artiſtes animés d'un inſtinct ſupérieur, qui inventent des choſes admirables, ſur leſquelles enſuite les ſavans raiſonnent. *Mél. de Phil. Lett. ſur Bacon.*



Heureux, qui les premiers marchent dans la carriere !
N'y faſſent-ils qu'un pas leurs noms ſont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſenr entiere,
Demeurent oubliés.

Mél. de Poë. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. Ode à MM. de l'Académie des Sciences.



Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles, ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique qui est chés la plûpart des hommes, que nous devons la plûpart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre, & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'Imprimerie & la boussole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil.*

✥

Vous reconnaîtrés un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manieres: La douceur & la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs Italiens. *Essais sur la Poésie Epique.*

✥

Vous sentés dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractere de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés par le même soleil; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. *Ibid.*

✥

C'est dans les siecles les plus barbares, que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies

les plus ſavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorans ont inventé. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. ch. 37.*



Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraît une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée. *Ibid.*



La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractere des Ecrivains Eſpagnols. *Ibid.*



La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulieres aux Anglais; ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. *Ibid.*



Il eſt vrai qu'en général le bon goût n'a gueres été le partage des Orientaux. Leurs ouvrages reſſemblent aux titres de leurs Souverains, dans leſquels il eſt ſouvent queſtion du ſoleil & de la lune. L'eſprit de ſervitude paraît naturellement empoulé, comme celui de la liberté eſt nerveux, & celui de la vraie grandeur eſt ſimple. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch. 69.*



Les Orientaux n'ont point de délicatesse, parce que les femmes ne sont point admises dans la société. Ils n'ont ni ordre, ni mesure, parce que chacun s'abandonne à son imagination dans la solitude, où ils passent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même est déréglée. *Ibid.*

Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de *Demosthene* & de *Ciceron.* Qui aurait-on eu à persuader en Orient? des Esclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumiere; ils peignent avec la parole; & quoique les figures y soient souvent gigantesques & incohérentes, on y trouve du sublime. *Ibid.*



Chaque Nation a eu des tems où les esprits s'emportent au-delà de leur caractere naturel. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 55.

POESIE.

Il faut avouer, qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la séche-resse de notre langue. Oserai-je le dire? C'est que de toutes les Nations polies la nôtre est la moins *Poétique.* Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les piéces de théâtre. Ces piéces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité. On sait que l'exac-

titude & l'élégance font le mérite de fes vers comme de ceux de *Racine*, & lorfque *Defpréaux* a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été *Defpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéfie Françaife à une marche trop uniforme ; l'efprit Géométrique, qui de nos jours s'eft emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéfie ; notre Nation regardée comme fi légere par les étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eft de toutes les Nations la plus fage la plume à la main. La méthode eft la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout, on préfere l'Hiftoire au Roman ; les *Cirus*, les *Clelies* & les *Aftrées* ne font aujourd'hui lus de perfonne. Si quelques Romans nouveaux paraiffent encore, & s'ils font pour un tems l'amufement de la jeuneffe frivole, les vrais gens de lettres les méprifent. Infenfiblement il s'eft formé un goût général, qui donne affez l'exclufion aux imaginations de l'épopée ; on fe moquerait également d'un Auteur, qui emploïerait les Dieux du Paganifme, & de celui qui fe fervirait de nos Saints : *Venus* & *Junon* doivent refter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins : *Ste. Géneviéve*, *St. Denis*, *St. Roch*, *St. Chriftophe*, ne doivent fe trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues des Diables, ne font tout au plus que des fujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaifanter.

Les Italiens s'accommodent affez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui feraient fublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me

me fouviens que, lorfque je confultai il y a plus de douze ans fur ma Henriade, feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenfe, il me dit : vous entreprenez un ouvrage, qui n'eft pas fait pour notre Nation, *les Français n'ont pas la tête épique.* Ce furent fes propres paroles, & il ajouta : « Quand vous écririez „ auffi-bien que Meffieurs *Racine* & *Defpréaux*, ce „ fera beaucoup fi on vous lit „.

C'eft pour me conformer à ce génie fage & exact, qui regne dans le fiecle où je vis, que j'ai choifi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai emploïé aucune fiction, qui ne foit une image fenfible de la vérité. Quelque chofe que je dife de plus fur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne fachent ; c'eft à la *Henriade* feule à parler en fa défenfe, & au tems feul de défarmer l'envie. *Effais fur la Poéf. Epique, chap. 9.*



Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent gueres d'être lus. Il n'y aurait rien de plus méprifable, que de paffer fa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs ufés, qui ne méritent pas le nom de penfées. S'il y a quelque chofe de plus vil, c'eft de n'être que Poëte fatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. *Mél. de Poéf. & de Litt. Réponfe au R. de P.*



Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens

ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homere*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade*, ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la Nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. *Eſſais ſur la Poéſie Epique.*



Le grand mérite d'*Homere*, eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. *Ibid.*



C'eſt dans le Grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle d'*Homere*, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aïent jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homere* lui même, qu'on trouvera, comme ſes Héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme ! heureux qui peindrait les détails comme lui ! & c'eſt préciſément par ces détails, que la Poéſie charme les hommes. *Ibid.*



Petits ſoupers, jolis feſtins ;
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille Vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins,

Dans leurs sottisiers recueillirent
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux *Horace*,
En eut fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait place,
Avec *Auguste* & *Mécenas*.

Mél. de Poés. & de Litt. Epître à Mgr. le Prince de Vendôme



Les fruits des rives du Permesse,
Ne croissent que dans le printems,
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Mél. de Poés. & de Litt. Temple du Goût.



Réglés mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées
Qui, chés *Richelet* étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ibid.



Il semble que les Anglais n'ayent été faits jusqu'ici, que pour produire des beautés irrégulieres. Les Monstres brillans de *Shakespear*, plaisent mille

fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu, planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux & croissant inégalement avec force. Il meurt, si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 31.*



La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : & il n'y a point de Nation au monde, chés laquelle il soit plus difficile que chés la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poésie ancienne. *Ibid. Discours à l'Acad. Française.*



Les premiers bons vers, ceux même qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la maniere de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. *Ibid.*



Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théâtres tragiques, & de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sevérité extrême de notre versification, que nous devons les excellens

ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale, ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre: & nous ne reconnaissons, pour Poëtes, que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Ce sont les beautés de détail, qui soutiennent les ouvrages en vers & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la maniere singuliere de dire des choses commune; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands Poëtes. *Ibid.*

✤

L'art d'être éloquent en vers, est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une maniere commune; mais le traiter en vrais Poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre. *Lettre à M. Maffei.*

✤

Les Devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de Louis XII. C'était un porc-épic, avec ces paroles,

qui s'y frotte, s'y pique. Les Devises sont, par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 197.



Qui croiroit que tous les bons ouvrages, en prose, n'auraient probablement jamais éxisté, s'ils n'avaient été précédés par la Poésie? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les Nations: les vers furent partout les premiers enfans du génie, & les premiers maîtres d'éloquence. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 204.

SPECTACLES, TRAGÉDIES, COMÉDIES, OPERA.

Ciceron, après avoir rempli la premiere place du monde, plaidait encore les causes des Citoyens, écrivait sur la nature des Dieux, conférait avec des Philosophes, allait au théâtre, daignait cultiver l'amitié d'*Eſopus* & de *Roſcius*, & laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité. *Mél. de Litt. Diſcours à l'Acad. Françaiſe.*



Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin*, & du Pere *Quênel*; *S. Thomas* qui n'avait jamais vu de bonne comédie, qui ne connaissait que de malheureux Histrions, devina pourtant que le théâtre peut être utile. Il eût assés de bon sens & assés de justice pour sentir le mérite

de cet art, tout informe qu'il était; il le permît, & il l'approuva. *S. Charles Borromée* examinait lui-même les pieces qu'on jouait à Milan; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui seront, après cela, les Visigots qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* & *Chimene*? Plût au ciel, que ces barbares ennemis du plus beau des arts, eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'Alzire. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 70.*



Je regarde la Tragédie & la Comédie, comme des leçons de vertu, de raison, & de bienséance. *Corneille*, ancien Romain, parmi des Français a établi une école de grandeur-d'ame; & *Moliere* a fondé celle de la vie civile.

Les génies Français formés par eux, appellent du fonds de l'Europe les étrangers, qui viennent s'instruire chés nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux Nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos Spectacles.

Un Magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût. *Mél. de Litt. Lettre à un premier Commis.*



Qu'était la Tragédie chés les Grecs? Un chœur qui demeurait presque toujours sur le théâtre, point

de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chés les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action; & si les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pieces, un style naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français. *Essais sur la Poésie.*



Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Mél. de Poés. & de Litt. Le Mondain.



On excommuniait autrefois les Rois de France, & depuis *Philippe I*, jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solemnellement, de même que tous les Empereurs depuis *Henri IV*, jusqu'à *Louis de Baviere* inclusivement. Les Rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la Cour de Rome. C'était la folie du tems, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cens mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des Monarques: ce n'est pas les Ambassadeurs que je veux dire, mais les Comédiens, qui sont Rois & Empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'Univers pour gagner leur vie. *Diatribe du Docteur Akakia.*



Prétend

Prétendre qu'on peut se passer des regles dans nos Tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos Opera, c'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie. *Préface d'Oedipe.*



Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclattant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un Décorateur, & non pas un Poëte tragique. *Discours sur la Tragédie, préface de Brutus.*



Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable. *Ibid.*



L'amour, dans une Tragédie, n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'*Enéïde*; il n'est à reprendre que quand il est amené mal à propos, ou traité sans art. *Ibid.*



Il n'est point question d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pieces de Théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est & sera universelle; & je ne sai quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain. *Seconde Lettre à M. Fakener.*



La bonne Comédie fut ignorée jusqu'à *Moliere*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats, fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fût, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un Poëte du fonds de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent Odes & cent Epîtres, qu'une scene où il faut faire parler la Nature. *Ibid.*



C'est la passion (*l'amour*) la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de Théâtre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. *Lettre à M. Maffei.*



Notre ville pourrait se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athenes : car enfin, il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pieces de théâtre dans cette premiere ville de la Grece, que dans quatre fêtes solemnelles, & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athenes, que dix mille Citoyens; & notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille Juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent presque tous les jours. *Ibid.*



J'ai toujours pensé que la Tragédie ne doit pas

être un simple spectacle qui touche le cœur, sans le corriger. Qu'importe au genre humain les passions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? *Lettre au R. de P.*



J'ignore si la forme de nos Tragédies, plus rapprochée de la Nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant. *Dissertation sur la Tragédie ancienne & moderne.*



La véritable Tragédie est l'école de la vertu, & la seule différence qui soit entre le théâtre épuré, & les livres de morale; c'est que l'instruction se trouve dans la Tragédie toute en action; c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fût inventé autrefois que pour instruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui par cette raison fut appellé le langage des Dieux. *Ibid.*



Des raisonnemens politiques sont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie est à sa place dans la Comédie & dans des contes; mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la Tragédie. *Epître à Madame la Duchesse Du Maine.*



Point de milieu; il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas; il n'est point fait pour la seconde place. *Ibid.*



Quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre, & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thesée* :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste ;
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et moi qui soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade, & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature. *Ibid.*



Quelques progrès que les arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la Nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature. *Préface de Catilina.*



On ne voit avec plaisir au theâtre, que le combat des passions qu'on éprouve soi-même ; ceux qui sont rempli de l'étude de *Ciceron* & de la République Romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux-arts, ou retenus par un préjugé ridicule. *Ibid.*



Rien ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus les mœurs, ne perfectionne plus leur raison,

que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. *Epitre à M. de Richelieu.*



Les mêmes esprits qui bouleverseraient un Etat pour établir une opinion souvent absurde, anathématisent les plaisirs innocens, nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles serait une idée plus digne du siecle d'*Attila* que du siecle de *Louis XIV*. *Anecdote du regne de Louis XIV*, *chap.* 197.



C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes royales. *Anecdotes sur Louis XIV. Spectacles à S. Cyr. ch.* 199.



Si on trouvait dans l'antiquité, un poëme comme *Armide*, ou comme *Atys*, avec quelle idolâtrie il serait reçu! mais *Quinault* était moderne. *Louis XIV. Beaux-Arts. chap.* 204.



Tout a ses bornes. La haute Comédie a les siennes. Il n'y a dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout au plus, de caracteres vraiment comiques, & marqués de grands traits. *Ibid.*



Les petites différences qui sont dans le caractere des hommes, ne peuvent être maniées aussi heureusement que les grands sujets. Les nuances à la vérité sont innombrables, mais les couleurs éclatantes sont en petit nombre; ce sont ces couleurs primitives qu'un grand Artiste ne manque pas d'employer. *Ibid.*



La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres, ont percé jusque dans la sagesse d'*Adisson*. Il me semble que je vois le Czar *Pierre*, qui en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation, & des mœurs de son pays. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaise, chap.* 31.

ARTS.

Pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie. *Discours servant de Préface, sur la Tragédie de Brutus.*



On a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plûpart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur : le monde est plein de critiques, qui à force de *Commentaires*, de *Définitions*, de *Distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on

n'aime que les chemins difficiles. Chaque ſcience, chaque étude à ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſait il n'y a pas long-tems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pû avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres. La voie par laquelle on a ſi longtems enſeigné l'art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſurtout en fait de Poéſie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes, que l'imagination des Poëtes a créés en ſe jouant. Ce ſont des Tyrans, qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractere; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport; & quand même leurs regles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles? *Homere*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Milton*, n'ont gueres obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues regles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les Grands-Hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriere, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homere* des regles, qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce Poëte Grec a compoſé deux Poëmes

d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour reconcilier *Homere* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odiſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs regles à l'*Eneïde*. Ils ont fait à peu près comme les Aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un Ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté. *Eſſais ſur le Poëme Epique. chap.* 1.



Le fruit du génie & de l'étude reſte; & les effets de l'ambition, du fanatiſme & des paſſions s'anéantiſſent avec les tems qui les ont produits. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 151.



Le ſiecle de *Louis XIV.* a eu la deſtinée des ſiecles de *Leon X*, d'*Auguſte*, d'*Alexandre*. Les terres qui firent naître dans ces tems illuſtres tant de fruit du génie, avaient été longtems préparées auparavant. On a cherché envain, dans les cauſes morales & dans les cauſes phyſiques, la raiſon de cette tardive fécondité ſuivie d'une longue ſtérilité.

La véritable raiſon eſt que chés les peuples qui cultivent les Beaux-Arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la langue & le goût. Quand ces premiers pas ſont faits, alors les génies ſe dévelopent, l'émulation, la faveur publique prodiguée à ces nouveaux efforts, excitent tous les talens.

Chaque Artiſte ſaiſit en ſon genre les beautés que ce genre comporte. Quiconque approfondit les arts purement

purement de génie, doit, s'il a quelque génie lui-même, ſavoir que ces premieres beautés, ces grands traits naturels qui appartiennent à ces Arts, & qui conviennent à la Nation pour laquelle on travaille, ſont en petit nombre. Les ſujets, & les embelliſſemens propres aux ſujets ont des bornes plus reſſerrées qu'on ne penſe. *Eſſais ſur l'Hiſt. Générale, chap.* 204. *Louis XIV. Beaux-Arts.*



Si Chriſtine avait été Reine en Italie où elle ſe retira, elle n'eût point abdiqué. C'eſt le plus grand exemple de la ſupériorité réelle des arts, de la politeſſe, & de la ſociété perfectionnée, ſur la grandeur qui n'eſt que grandeur. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 137.



Le Cardinal de *Richelieu* récompenſait de miſérables écrivains, qui d'ordinaire ſont rempans; & par une hauteur d'eſprit ſi bien placée ailleurs, il voulait abaiſſer ceux en qui il ſentait, avec quelque dépit, un vrai génie, qui rarement ſe plie à la dépendance. Il eſt bien rare qu'un homme puiſſant, quand il eſt lui-même Artiſte, protege ſincerement les bons Artiſtes. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 204.



Dans tous les arts, il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre. *Préface de Mariamne.*



Les détails & les ressorts de la politique tombent dans l'oubli. Les bonnes loix, les instituts, les monumens produits par les sciences, subsistént à jamais. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 212.



Ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une République. *Epît. dédicatoire à M. Fakener.*



Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assés d'Ecrivains. La Nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talens; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les Beaux-Arts pourraient bien dépérir un jour, au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louis XIV*, dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. *Ibid.*



Les arts ne demandaient qu'à s'étendre & à croître, & après les grands orages ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin. *Essais sur l'Hist. Gén. chap.* 63.



Le plus grand génie & sûrement le plus désirable,

est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux-Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec *Locke*, s'éclaircir avec avec *Clarke* & *Newton* : s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse*. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 64.



Les beautés régulieres, nobles & severes ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire ; si on représente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes* : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licentieuses ; un petit roman sera mieux débité que l'histoire du Président *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture, enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite. *Dissertation sur la Tragédie, premiere Partie.*



Les villes de commerce & où la Cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les arts mécaniques & les Beaux-Arts ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du Palais, les crimes de tant d'Empereurs (de Constantinople) égor-

gés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent gueres sur des hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point. *Essais sur l'Hist. Gén. ch.* 19.



Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats; ils changent en mille manieres, tandis qu'on cherche à les fixer. *Ess. sur la Poés Epique*, *ch.* 1.



Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la Nature & la raison. *Préface d'Oedipe.*



Quiconque se borne à vaincre une difficulté, pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fonds de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés. *Ibid.*



Je ne connais pour vrais Français, que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; Nous sommes des Sybarites lassés des faveurs de nos maîtresses,

Nous jouissons des veilles des grands hommes, qui ont travaillé pour nos plaisirs, & pour ceux des siecles à venir, comme nous recevons les productions de la Nature; on dirait qu'elles nous sont dues.

Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les *Triptolemes*, qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites. *Mél. de Litt. & de Phil. Let. à un premier Commis.*



Les artisans & les marchands, que leur obscurité dérobe à la fureur ambitieuse des Grands, sont des fourmis qui se creusent des habitations en silence, tandis que les aigles & les vautours se déchirent. *Essais sur l'Hist. Gén. chap. 69.*



Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
Qui veut les séparer est loin de les connaître.
L'histoire nous apprend ce que sont les humains;
La Fable ce qu'ils doivent être.

Mél. de Litt. & de Phil. sur la Fable.



Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie, sans protection comme sans modele; mais *Lucrece*, chés les Romains, avait fait son beau poëme de la Nature, *Virgile*, ses Bucoliques, *Ciceron*, ses livres de Philosophie dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme,

c'eſt un inſtrument que les grands Artiſtes trouvent tout préparé, & dont ils ſe ſervent ſans s'embarraſſer qui gouverne & qui trouble la terre. *Eſſais ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 69.



Il eſt extraordinaire qu'un Prince ayant étudié tant de langues, ait pû à vingt-quatre ans ſoutenir à Rome des Theſes ſur tous les objets des Sciences, ſans en excepter une ſeule. On trouve à la tête de ſes ouvrages quatorze-cent concluſions générales ſur leſquelles il offrit de diſputer. Un peu d'élémens de Géométrie & de la Sphere étaient dans cette étude immenſe la ſeule choſe qui méritait ſes peines. Tout le reſte ne ſert qu'à faire voir l'eſprit du tems. C'eſt *la Somme de S. Thomas*, c'eſt le précis des ouvrages d'*Albert* ſurnommé *le Grand*, c'eſt un mélange de la Théologie avec le Péripatetiſme. On y voit qu'un Ange eſt infini *ſecundum quid*: les animaux & les plantes naiſſent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout eſt dans ce goût. C'eſt ce qu'on apprenait dans toutes les Univerſités. Des milliers d'écoliers ſe rempliſſaient la tête de ces chimeres, & fréquentaient juſqu'à quarante ans les écoles où on les enſeignait. On ne ſavait pas mieux dans le reſte de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde, étaient bien excuſables alors de mépriſer les ſciences, & *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir conſumé ſa vie & abrégé ſes jours dans ces graves démences.

Ceux qui nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons Auteurs Romains, avaient échapé aux ténebres de cette érudition, étaient depuis *le*

Dante & *Pétrarque*, en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux Princes, aux hommes d'Etat, aux femmes, aux Seigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable ; & ils devaient être plus propres au Prince *de la Mirandole* que les compilations d'*Albert le Grand*. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 88.

✣

Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand ! qu'il est doux de se dire à soi-même ;
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime.
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.

Mél. de Poés. III *Discours sur l'Envie.*

✣

Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie,
Des Beaux-Arts amoureux peut cultiver les fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Mél. de Poés. V. *Dis. sur la Nature du Plaisir.*

✣

L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Mél. de Poés. Epît. à un Ministre d'Etat sur l'encouragement des Arts.

✣

Beaux-Arts, enfans du ciel, de la paix, & des graces
Que *Louis*, en triomphe, amena sur ses traces,
Ranimés vos travaux si brillans autrefois,
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, & suivis de carnage,
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célebres,
Tout passe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe;
Et vous seuls demeurés.

Mél. de Poës. Ode à la Reine de Hongrie.



Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux-Arts, je vous invoque tous!
Musique, Danse, Architecture,
Art de Graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirés de désirs!
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Mél. de Poës. Temple du Goût.

TALENS.

Ah! verrai-je toujours ma faible Nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,

Et

Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition.

La mort de Mlle. Le Couvreur.



Quiconque a des talens à Londre eſt un grand homme;
L'abondance & la liberté
Ont, après deux mille ans, chés vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grece & de Rome.
Des lauriers d'*Apollon* dans nos ſtériles champs
La feuille négligée, eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?

Ibid.

ARTILLERIE, MINES.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans, l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre * enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:
Il la briſe & la mort en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor & plus de barbarie,

* Un Ingénieur Italien, inventa les bombes dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, Roi d'Eſpagne.

Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs ;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Henr. Chant VI.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE.

Il y a environ deux cens cinquante ans que les hommes se sont ressouvenus petit à petit qu'ils avaient une ame. Chacun veut lire pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour se vanter d'avoir lu. Lorsque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau besoin de l'espece humaine, ils devinrent les facteurs de nos pensées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos sels ; & tel Libraire d'Amsterdam, qui ne savait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui se mêlaient d'écrire. *Mél. de Litt. chap.* 45. *Mensonges imprimés.*



Les pensées des hommes sont devenues un objet important du commerce. Les Libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un Roman médiocre est, je le sai bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot, qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce Roman fait vivre, & l'Auteur qui l'a composé, & le Libraire qui le

débite, & le Fondeur & l'Imprimeur, & le Papetier & le Relieur & le Colporteur, & le Marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes, avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit & du plaisir. *Mél. de Litt. Lettre à un premier Commis.*

LANGUES.

Il n'est aucune langue complette, aucune qui puisse exprimer toutes nos idées & toutes nos sensations; leurs nuances sont trop imperceptibles & trop nombreuses. Personne ne peut faire connaître précisément le degré du sentiment qu'il éprouve. On est obligé, par exemple, de désigner sous le nom général d'amour & de haine, mille amour & mille haines différentes. Il en est de même de nos douleurs & de nos plaisirs. Ainsi toutes les langues sont imparfaites comme nous. *Mél. de Litt. ch.* I.



Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, & le plus régulier dans sa marche; celui qui a le plus de mots composés, celui qui, par sa prosodie, exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame, celui qui ressemble le plus à la musique. *Ibid.*



Chaque chose a des noms différens qui la pei-

gnent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes, Les mots de *Magistrat* & de *Robin*, de *Gentilhomme* & de *Gentillatre*, d'*Officier* & d'*Egrefin*, de *Religieux* & de *Moine*, ne signifient pas la même chose.

La consommation du mariage, & tout ce qui sert à ce grand œuvre sera différemment exprimée par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot, dont celui-ci se servira, réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence, ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; & le curé tâchera de donner l'idée de sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférens, puisqu'il n'y a point de synonymes. *Mél. de Litt. chap. 32, sur la Comédie Anglaise.*



Un jour une société de gens d'esprit éclairés, compta plus de six cens solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand succès à Paris, & la plus grande faveur à la Cour. Deux ou trois succès pareils suffiraient pour corrompre la langue sans retour, & pour la faire retomber dans son ancienne barbarie, dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée. *Mél. de Litt. &c. chap. 37.*



Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable, que quand il est absolument nécessaire, intelligible &

ſonore ; on eſt obligé d'en créer en phyſique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine exigent un mot nouveau. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille*, & de *Boſſuet ?* Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine* & effleurées par *Quinault ?* Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du pere *Bourdaloue ? Mél. de Litt. &c. chap.* 50, *ſur l'Eſprit.*



L'envie de briller, & de dire d'une maniere nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. *Ibid.*



Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſés féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur.* Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſſede bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter. Ibid.*



Si nos bons Poëtes avaient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite (*de peindre les petites choſes*) à l'avantage d'être devenue la premiere langue du monde pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur,

& le ſtyle du théâtre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue Françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu étroites. *Diſcours à l'Acad. Françaiſe.*



J'entens ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie, mais ſa langue était bien loin de l'être. *Ibid.*



Les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage, & qui penſe fortement, parle de même. *Diſ. ſur la Tragédie. Préface de Brutus.*



Un Poëte Anglais eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriere vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant. *Ibid.*



La langue Françaiſe eſt de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté, & de délicateſſe tous les objets de la converſation des honnêtes gens, & par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agrémens de la vie. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 205.

LITTÉRATURE, GENS DE LETTRES, LIVRES, ART D'INSTRUIRE, PERFECTION, PRÉCISION, DÉLICATESSE, SIMPLICITÉ, LIBERTÉ, VÉRITÉ, PLAISANTERIES, ESPRIT.

Parmi les obligations que toutes les Nations modernes ont aux Italiens, & ſur-tout aux premiers Pontifes & à leurs Miniſtres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & groſſieres de nos peuples ſeptentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeſſe, nos délices & notre gloire. *Diſſertation ſur la Tragédie, à Mgr. le Cardinal Quirini.*



La multiplicité des faits & des écrits devient ſi grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.*



Le défaut de la plûpart des livres eſt d'être trop longs. Si on avait la raiſon pour ſoi, on ſerait court. *Mél. de Phil. &c. Lettre à M. S'Graveſende.*



Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caracteres ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination, eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres

& des géants que des héros, & d'outrer la nature que de la suivre. *Essais sur le Poëme Epique. ch.* 5. *Le Trissin.*



La carriere des lettres, & sur-tout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Est-on médiocre? Voilà des remords pour la vie. Réussit-on? Voilà des ennemis. On marche sur le bord d'un abîme entre le mépris & la haine. *Mél. de Litt. sur les inconvéniens de la Littérature.*



Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. *Lettre de M. Volt. aux Editeurs de l'édition de Geneve* 1748.



(*Ninon*) m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, & la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis & empoisonne trop la vie. La carriere de *Ninon* qui ne fit point de vers, qui eut, & donna longtems beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne. *Frag. de Lettre à un Académicien de Berlin.*



C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus. *Essais sur la Poésie Epique.*



On

On ne doit imprimer d'un Auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lû. Avec cette regle honnête, il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. *Frag. d'une Let. à un Acad. de Berlin.*



On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une grande carriere. *Eſſai ſur la Poéſie Epique. chap.* 8.



La ſtérilité, en tout genre, eſt, ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature. *Mél. de Litt. Dialogue entre un Philoſophe & un Contrôleur Gén. des Fin.*



Les ſavans ſont hommes pour la plûpart; comme les Courtiſans même, ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels; & toute la différence qui eſt entre les peſtes de Cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules. *Mél de Poéſ. Réponſe au Prince Royal de Pruſſe.*



On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des ſottiſes, les Libraires Hollandais de les vendre, & les laquais de les lire. *Frag. d'une Let. de l'Auteur à un Acad. de Berlin.*



Un homme de lettres ſerait bien indigne de

l'être, s'il était entêté des honneurs, & s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au Roi de Prusse, & je la préférerai toujours à tous les Rois. *Ibid.*



Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile !
Il faudrait, pour vivre tranquille,
Des amis, & point de rivaux.
La gloire est toujours inquiette,
Le bel esprit est un tourment,
On est dupe de son talent ;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsede,
S'expose à tout imprudemment ;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possede.

Mél. de Poës. Let. à M. le Président Henaut.



Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique ; les ignorans & les faibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent. *Mél. de Poës. Lettre à M. de s'Gravesende.*



On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît au bord de l'Hippocrêne
Un mortel longtems abusé.
Pour vivre pauvre & méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Mél. de Litt. Lettre sur les inconvéniens de la Littérature.



Quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres! Elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

Les vrais amateurs des arts sont amis. *Discours à l'Acad. Française.*



On n'a vu que trop souvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes espérances, & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sottises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles, au lieu d'être habiles écrivains, parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude, & la dissipation qui affaiblit l'esprit au recueillement qui le fortifie : on les a loués, & ils ont cessé d'être louables; on les a récompensés, & ils ont cessé de mériter des récompenses; ils ont voulu paraître, & ils ont cessé d'être. *Suite des Mél. de Litt. Docteur Akakia.*



Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut

les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye; comme il faut aimer & servir l'Etre suprême, malgré les superstitions, & le fanatisme qui deshonorent si souvent son culte. *Lettre à M. J. J. R. C. D. G. servant de Préface à l'Orphelin de la Chine.*



Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile, ne procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. *Essai sur l'Hist. Générale: Ecrivains du siecle de Louis XIV. article Valincourt.*



Un livre (*dans les siecles d'Homere & d'Hésiode*), était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui. *Essai sur le Poëme Epique, chap. 2. d'Homere.*



Si on n'imprimait que l'utilité, il y auroit cent fois moins de livres. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains du siecle de Louis XIV. Article Malebranche.*



La plûpart des livres ressemblent à ces conversations générales & gênées, dans lesquels on dit rarement ce qu'on pense. *Préface sur le Poëme de la Loi Naturelle.*



Les livres ſur les affaires du tems meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale ſubſiſtent. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. Article Baſnage.*



L'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatyre meurt avec ceux qui en ſont les victimes, & que la raiſon & la vertu ſont éternelles. *Diſcours à l'Acad. Fran.*



Je ſai qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au Diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Epître à M. Fakener.



Ne dire que ce qu'il faut, & de la maniere dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite dont les Français ont plus approché que les Ecrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre Nation doit en être crue. *Seconde Epître à M. Fakener.*



C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Mél. de Poéſ. Epître au R. de P.



La plûpart des bons mots sont des redites. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 121.



Toute plaisanterie doit être courte, & même le sérieux devrait bien être court aussi. *Mél. de Litt. chap.* 35. *Hudibras.*



Malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire. *Ibid.*



Ce n'est pas connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant des images licencieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on en est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas. *Seconde Lettre à M. Fakener.*



Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand, on doit revenir au naturel & au simple. *Lettre à M. Maffei.*



Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyés l'être,
Voulés-vous vivre heureux, vivés toujours sans maître.

IV[e] *Dis. sur la modération en tout.*



La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. * Ces deux caracteres doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.



Tout homme qui veut bien écrire, doit corriger ses ouvrages toute sa vie. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains sous Louis XIV. au mot Vaugelas.*



On regarde *Rabelais* comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit, en ait fait un si miserable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le tems de son ivresse. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. ch.* 35.



La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie; & un commentateur de bons mots n'est gueres capable d'en dire. *Ibid.*



Il y a un poëme Anglais difficile à faire connaître; il s'appelle *Hudibras*. C'est un ouvrage comique, & cependant le sujet est la guerre civile du tems de *Cromwel*. Ce qui a fait verser tant de sang & tant de larmes, a produit un poëme qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraste dans notre *Satyre*

* Réponse au Cardinal Alberoni.

Menippée. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burlesque sur les guerres de *Cesar* & de *Pompée*, & sur les proscriptions d'*Antoine*.

Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France, & ceux que les guerres du Roi & du Parlement étalerent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries ? C'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les Bourgeois de Paris, à la tête de la faction des Seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du Légat & des Moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apporterent. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap.* 216.



Les disputes Théologiques, & l'enthousiasme des Puritains en Angleterre, étaient très susceptibles de railleries ; & ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la Bulle *Unigenitus* faisait répandre du sang, le petit poëme de Philotanus n'en serait pas moins convenable au sujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement. *Ibid.*



La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un des côtés des objets qui n'est pas celui que l'on considere ;

considere ; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques ; de-là vient que les plaisans de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel. *Mél. de Litt. & de Phil. chap* 53.



On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les Auteurs les plus sérieux sont devenus plaisans ; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, ils ont dit des choses de très mauvaise compagnie. *Ibid.*



L'empressement de montrer de l'esprit est la plus sûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante. *Suite des Mél. de Litt. Zadig, l'Envieux.*



On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est-là qu'avec grace on allie
Le vrai savoir à l'enjouement,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie :
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Mél. de Poës. Temple du Goût.



Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes & beaucoup de miſere; lorſqu'enfin il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes ſont rares. C'eſt préciſément parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs. *Diſcours à l'Acad. Françaiſe.*



Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine: ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre: là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'eſt une métaphore ſinguliere; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui.

C'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux, & qui doit intéreſſer.

La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'Auteur qui paraît, & que le Public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours ou dans la paſſion, ou dans le danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigramme, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embrâſée.

Didon ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler : *Démoſthenes* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ſerait un Rhéteur, & il eſt un homme d'Etat. *Mél. de Litt. & d'Hiſt. chap.* 50.



Il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions. L'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de très-beaux conſeils, ſans doute : les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non. *Ibid.*

IMITATION, TRADUCTION, LITTÉRATURE ETRANGERE, ANCIENS ET MODERNES.

Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chés ſon voiſin, on l'allume chés ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous. *Mél. de Litt. & de Phil. chap.* 35.



Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs ; les *Caracteres* de *La Bruïere* en ont fait d'avantage. Il eſt plus aiſé de faire de courtes peintures des choſes qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaiſe & qui inſtruiſe à la fois. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 204. *Beaux-Arts.*



Il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſottiſes d'un Poëte, mais très difficile de traduire ſes beaux vers. *Mél. de Litt. chap.* 31. *De la Trag. Anglaiſe.*



Quelques Français qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangeres, que par des traductions, & ſur des oui-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. *Diſcours ſur la Tragédie, préface de Brutus.*



C'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiecle, qu'un Traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon Auteur, & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. *Alzire, Acte III.*



Malheur aux faiſeurs de traductions littérales, qui traduiſant chaque parole énervent le ſens. C'eſt bien là qu'on peut dire que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie. *Mél. de Litt. chap.* 31. *De la Tragédie Anglaiſe.*



Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui paſſent chés les Nations étrangeres, qu'on y apprend, & qu'on y traduit. *Diſcours à l'Acad. Françaiſe.*



Mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux ſur le mérite des Etrangers ; au contraire, plus je ſuis bon Citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréſors qui ne ſont pas nés dans ſon ſein. *Lettre à M. de Maffei. Préface à Merope.*



Malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers. *Mél. de Litt. Viſions de Babouc.*



Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la préſomption qui en eſt la ſuite, de dire qu'il n'y a rien à imiter chés les Anciens ; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chés eux les ſemences. *Epître à Madame la Ducheſſe Du Maine. Préface d'Oreſte.*



Cette indifférence que nous avons pour les grandes choſes devenues familieres, & cette admiration des anciens Grecs pour les petites, eſt une preuve de la prodigieuſe ſupériorité de notre ſiecle ſur les Anciens. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 112. *Beaux-Arts.*



Admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle : & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous-mêmes de fermer nos yeux aux beautés

qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté. *Essai sur la Poësie Epique. chap. 1.*

PROGRÈS ET BORNES DES CONNAISANCES HUMAINES.

Donnés un digne essor à votre ame immortelle;
Eclairés des esprits nés pour la vérité :
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raison qu'il donne, il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage
Eclairant les mortels.

Mél. de Poës. Ode à MM. de l'Académie des Sciences.



Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus; les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel est l'Architecte, ni pourquoi l'Architecte l'a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, & le divin Architecte qui a bâti cet Univers, n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. *Mél. de Poës. Réponse au R. de P.*



Pauvres humains que nous sommes ! qué de siecles il a fallu pour acquérir un peu de raison ! *Mél. de Phil. Lettre sur Roger Bacon.*



Il viendra un tems peut-être, où l'on aura un amas assés grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matiere a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaissons. Nous ne sommes encore qu'au bord d'un océan immense. Que de choses restent à découvrir ! mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphere de nos connaissances ! *Ibid. chap.* 12.



La faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit, que le déchaînement contre les bons. *Lettre à Madame la Duchesse Du Maine. Préface d'Oreste.*



Le besoin où les Nations furent toujours de réformer l'année, montre bien la lenteur des arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le monde d'un bout à l'autre, avant d'avoir su connaître les tems & régler leurs jours. *Mél. de Litt. chap.* 152. *de l'Italie.*



Il y a beaucoup à découvrir pour notre vaine curiosité ; mais si l'on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 164. *Du Japon.*



Tous les genres de ſcience & de littérature ont été épuiſés dans ce ſiecle ; & tant d'Ecrivains ont étendu les limites de l'eſprit humain, que ceux qui, en d'autres tems, auraient paſſé pour des prodiges, ont été confondus dans la foule. Leur gloire eſt peu de choſe à cauſe de leur nombre ; & la gloire du ſiecle en eſt plus grande. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 203.



Le progrès des ſciences eſt l'ouvrage du tems & de la hardieſſe de l'eſprit. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 10. *des Diſputes.*



On doit ces progrès (des ſciences & des arts) à quelques génies répandus en petit nombre dans quelques parties de l'Europe ; preſque tous longtems obſcurs, & ſouvent perſécutés, ils ont éclairé & conſolé la terre pendant que les guerres la déſolaient. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 212. *Beaux-Arts.*



Quel eſt l'homme ſage qui ſera plein de déſeſpoir, parce qu'il ne ſait pas la nature de ſa penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matiere, parce que Dieu ne lui a pas revélé ſes ſecrets ? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds & deux aîles. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? *Mél. de Phil. Rem.* VIe. *ſur les Penſées de Paſcal.*

GOUT, LITTÉRATURE.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manieres de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement. *Essai sur la Poës. Epique. chap.* 1.

✤

Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustemens. *Mél. de Litt. chap.* 50. *de l'Esprit.*

✤

Le véritable esprit sait se plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout esprit faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confine son génie,
Et qui de son idole, adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.

Mél. de Poës. Epît. à un Ministre d'Etat.

✤

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que *La Fontaine* fait sentir,
Et que *Vadius* cherche encore.

Il se plaisait à consulter
Ces Graces simples & naïves
Dont la France doit se vanter ;
Ces Graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'Art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légere ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il sait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du Divin *Maron*,
Du lierre & du myrthe d'*Horace*,
Et des roses d'*Anacréon*.
Sur son front regne la sagesse ;
Le sentiment & la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux ;
Son air est vif, ingénieux ;
Il vous ressemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris, & des éclats
De cent Beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.

Mél. de Poés. Le Temple du Goût.



Je ſai qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrés,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.

Ibid.

SATYRE, CRITIQUE, CALOMNIE, JALOUSIES LITTÉRAIRES, JUGEMENS, JOURNAUX, GAZETTES ET FEUILLES PÉRIODIQUES.

Je voudrais pouvoir ſupprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'épître ſur la calomnie, parce que je n'aime à faire des vers contre perſonne. Que *Rouſſeau* a été bien malheureux, & qu'en bien des choſes il a fait honneur à la littérature Françaiſe! *Eſſai ſur la Poéſie Epique. Frag. d'une Lettre écrite à un Académicien de Berlin.*

❖

On peut à *Deſpréaux* pardonner la ſatyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de ſa piquure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Mél. de Poéſ. IIIe. *Diſ. ſur l'Envie.*

Quiconque en France, avec éclat, attire
L'œil du Public, eſt sûr de la ſatyre;
Un bon couplet, chés ce peuple fallot,
De tout mérite eſt l'infaillible lot.

Mél. de Poéſ. Epître ſur la Calomnie.



Très-peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire.

Mél. de Poéſ. à M. de Genonville.



Il eſt bien dur, il le faut avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes, ce que l'on peut eſpérer des Etrangers & de la Poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune.

Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un Public, dont ils devraient être les maîtres? *Diſcours Préliminaire ſur Alzire.*



Les Muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie;

Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absynte & de fiel,
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que la satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Lettre au P. Porée. Disc. Prélim. d'Oedipe.



La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonorent parmi les hommes une profession, qui, par elle même, a quelque chose de divin. *Epît. à Mad. Duchâtelet. Disc. Préliminaire d'Alzire.*



Ce qu'un savant gagne en intrigues, il le perd en génie ; de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en tems, on le perd en forces. *Mél. de Litt. Docteur Akakia.*



Un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. *Disc. Préliminaire d'Alzire.*



Souvent dans ses chagrins un miserable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.

Au lever de *Sejan*, chés *Nestor*, chés *Narcisse*;
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, & tout impiété.
Assurer que ce globe en sa course emporté,
S'éleve à l'Equateur, en tournant sur lui-même,
C'est un rafinement d'erreur & de blasphême.
Malbranche est Spinosiste, & *Loke* en ses écrits,
Du venin d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.

Mél. de Poés. IIIe. *Discours sur l'Envie.*



Cent fois plus malheureux & plus infâme encore:
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant, son encre & ses fureurs;
Méprisable en ses goûts, détestable en ses mœurs:
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie,
Satyrique ennuyeux, disant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.

Ibid.



Les gens de lettres font grand bruit de toutes leurs petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit. *Lettre à J. J. R. Edit. de G.*



On se lasse enfin de combattre pour des querelles dont le monde rit. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 208.



Je plains le ſort de tout Auteur,
Que les autres ne plaignent gueres;
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que, des beaux eſprits ſerviteur,
Il évite ſes chers confreres.

Mél. de Poéſ. Lettre au Préſident Hénaut.



Dans les diſputes littéraires, il y a eu ſouvent autant d'acharnement, autant d'eſprit de parti, que dans des querelles plus intéreſſantes. *Mél. de Litt. chap. 9. Sottiſe des deux Partis.*



Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ferait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. *Supplément aux Mél. de Poéſ. &c. Préface.*



On peut être très-touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 208. du Janſéniſme.*



Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre? Que gagnerait-on à connaître les Auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le Public eſt inondé? *Mél. de Litt. Embel. de la ville de Cachemire.*



Il faut laisser dans l'oubli les Auteurs qui se cachent sous un grand nom, comme ceux qui attaquent de nos jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche & aussi méprisable qu'eux-mêmes. *Mél. de Litt. chap.* 47. *Contre le Testam. du C. de R.*



Tous ceux qui s'érigent en Critiques des Ecrivains célebres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homere* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes. *Mél. de Litt. de la Tragédie Anglaise.*



Réfuter des critiques, est un vain amour-propre; confondre la calomnie, est un devoir. *Disc. Préliminaire d'Alzire.*



Il est bon de relever les méprises qui se trouvent dans un livre utile: ce n'est même que là qu'il les faut chercher. C'est respecter un bon ouvrage que de le contredire; les autres ne méritent pas cet honneur. *Mél. de Litt. chap.* 43.



On est parvenu à faire un trafic public d'éloges & de censures, sur-tout dans les feuilles périodiques; &

& la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par cet infâme manége. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains du siecle de Louis XIV. Article Denis Salo.*



Défions nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite. *Dissertation sur la mort d'Henry IV.*



Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, & autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les Libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satyriques; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du Libraire, & la malignité du Public. *Mél. de Litt. Lettre sur les inconvéniens de la Littérature.*



Les Auteurs cherchent à faire sonner ces trompettes de la renommée, (les Journalistes,) ils courtisent les Ecrivains, les Protecteurs, les Abbés, les Docteurs, les Colporteurs; tous leurs soins n'empêchent pas que quelque Journaliste ne les déchire. Ils lui répondent, il réplique; ils ont un procès par écrit devant le Public, qui condamne les deux parties au ridicule. *Ibid.*

HISTOIRE.

On ne doit pas écrire ce que tous les Rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait digne de la postérité. *Ess. sur la Poés. Epique. Frag. d'une Let. à un Académicien.*



Pufendorff & ceux qui écrivent comme lui sur les intérêts des Princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent absolument rien pour l'année d'après. *Mél. de Litt. chap. 2. Pensées sur l'administ. publique.*



L'histoire semble accuser la Providence; les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui, dans ce monde, ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons les dire, & lisons *Homere* & *Ovide*, aussi-bien que *Tite Live* & *Rapin Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatisme donne les exclusions. *Mél. de Litt. chap.* 40. *de la Fable.*



Il y a tel pays qui exige qu'on soit à six cens mille de lui, pour lui dire des vérités utiles. *Mél. de Litt. & d'Hist. chap.* 79.



Je ne crois pas qu'il soit permis à l'histoire de parler des vivans: elle doit imiter les jugemens de l'Egypte qui ne décidaient du mérite des Citoyens, que lorsqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics sont toujours dans un faux jour pendant leur vie. *Ibid.*



Il me semble, que si on voulait mettre à profit le tems présent, on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un

jeune homme d'avoir une légere teinture de ces tems reculés; mais je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au tems où elle devient véritablement intéressante. *Rem. sur l'Hist. Gén. de Charles XII.*



L'histoire ancienne me semble, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoïes courantes; les premieres restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'Univers pour le commerce des hommes. *Ibid.*



Il y a mille Journalistes, à peine avons-nous deux ou trois Historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau. *Lettre à M. Norberg.*



L'incrédulité est le fondement de toute sagesse, selon *Aristote:* cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire & sur-tout l'ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun! eh! bien, n'en croyés rien. *Ibid.*



Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encore sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre croyance à tout Historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses

contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain. *Pyrrhonisme de l'Hist.*



Il y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une histoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre, dont la mémoire se conserve ; & ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes. *Discours sur l'Hist. de Charles XII.*



La science de l'histoire n'est pas cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à sçavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeste au monde ; science de dictionnaire qui charge la mémoire sans éclairer l'esprit. *On devrait s'attacher à cette histoire* de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs ; qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes ; qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un sçavoir mal-entendu ont causé de maux, & qui suit sur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puissances & le bouleversement de tant d'Empires. *Lettre à M. Maffei. Merope.*



Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les Dinasties ; on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des Souverains qui ont

rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des Rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. *Essai sur l'Hist. Avant-Propos.*



Le doute est le parti qu'il faut prendre souvent en histoire comme en philosophie. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 6.*



Les Historiens qui croyent qu'on peut prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé. *Ibid.*



On a écrit que *Charlemagne* avait poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste*; mais qu'importe au genre humain le détail de ces faiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques? *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 9.*



Je ne vois point de siecle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 14.*



L'histoire des grands événemens de ce monde n'est gueres que l'histoire des crimes. *Ibid.*



Les belles fables de l'antiquité ont cet avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sen-

ſible : ce ſont des leçons de vertu ; & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; dans l'hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons*, ſont les Dieux de la terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple ; nos Baucis & nos Philémons voyent vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or, dans Ovide. *Mél. de Litt. chap.* 48. *ſur la Fable.*



Il y a des tems où la terre entiere n'eſt qu'un théâtre de carnage : & ces tems ne ſont que trop fréquens. *chap. Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 17.



Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les Hiſtoriens prodiguent aux Rois.

Alfonſe (Roi d'Eſpagne) qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ſes quatre freres ; ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 18.



Faut-il croire, je ne dis pas ſur les Princes ſeulement, mais ſur les Particuliers, des ennemis qui, ſans prouver aucun fait, décrient la Religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas penſé comme eux. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 19.



Dire fidelement ce qu'on a entendu dire, c'eſt

souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 46.



L'histoire de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies, & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands événemens, la connaissance des loix, & celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 62.



Le plus grand fruit que nous puissions retirer de toutes les vicissitudes de l'histoire générale, est de nous convaincre que toute Nation a toujours été malheureuse, jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif ayent été établis sans contradiction. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 70.



Je considere en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du thrône. C'est au genre humain qu'il eût fallu faire attention dans l'histoire. C'est-là que chaque Ecrivain eût dû dire, *homo sum*; mais la plûpart des Historiens ont décrit des batailles. *Essai sur l'Hist. Gén. Ibid.*



On doit se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie, ou par la haine; & pour ces portraits recherchés que tant

d'Historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 134.



Il est difficile de savoir la vérité toute entiere dans une querelle de Particuliers; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge! Les Auteurs contemporains sont alors suspects; ils sont pour la plûpârt les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap.* 134.



Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la maniere d'écrire l'histoire. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 142.



Cette prodigieuse variété de mœurs, de coutumes, de loix, de révolutions, qui ont toutes le même principe, l'intérêt forme le tableau de l'Univers. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 62.



Si on parcourt l'histoire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux, & l'Univers est une vaste scene de brigandage abandonnée à la fortune. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch.* 159.



Toutes

Toutes les fauſſetés qu'on nous a débitées ſur le gouvernement des Turcs dont nous ſommes ſi voiſins, doivent redoubler notre défiance ſur l'hiſtoire ancienne. Comment peut-on eſpérer de nous faire connaître les Scythes, les Gomerites, & les Celtes, quand on nous inſtruit ſi mal de ce qui ſe paſſe autour de nous? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événemens publics dans l'hiſtoire des Nations, qu'on perd ſon tems à vouloir approfondir les détails ſécrets, quand ils ne nous ont pas été tranſmis par des témoins oculaires & accrédités. *Ibid.*



Il arrive quelquefois que le caractere d'un homme, & la ſingularité de ſon élévation, arrêtent ſur lui les yeux de la Poſtérité plus que les actions mémorables des autres. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 139.



On aime à attribuer toutes les grandes choſes à un ſeul homme, quand il en a fait quelques-unes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 147.



L'hiſtoire des plus grands Princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 147.



Les détails domeſtiques amuſent ſeulement la curioſité. Les faibleſſes qu'on met au grand jour ne plaiſent qu'à la malignité, à moins que ces mêmes faibleſſes n'inſtruiſent, ou par les malheurs

qui les ont ſuivies, ou par les vertus qui les ont réparées. *Eſſ. ſur l'Hiſt. Gén. ch.* 197.



On aime mieux apprendre ce qui ſe paſſait dans le cabinet, & dans la Cour d'*Auguſte*, que le détail des conquêtes d'*Attila* ou de *Tamerlan. Ibid.*



L'hiſtoire n'a gueres tenu compte des tems tranquilles; elle n'a parlé que des orages. *Ibid.*



Preſque toute l'hiſtoire n'eſt qu'une longue ſuite d'atrocités inutiles, & s'il arrive quelque grande révolution, elle anéantira le ſouvenir de toutes ces querelles paſſées, de toutes ces guerres, de tous ces traits frauduleux qui ont produit tant de malheurs paſſagers. *Ibid.*



L'hiſtoire eſt un ramas de crimes, de folies, & de malheurs, parmi leſquels nous avons vu quelques vertus, quelques tems heureux, comme on découvre des habitans répandus çà & là dans des déſerts ſauvages. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 211.



La curioſité, cette faibleſſe ſi commune aux hommes, ceſſe preſque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la Poſtérité. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 201.

ACADÉMIES.

Les grands hommes se sont tous formés avant les Académies, ou indépendamment d'elles : *Homere* & *Phidias*, *Sophocle* & *Apelle*, *Virgile* & *Vitruve*, l'*Arioste* & *Michel-Ange*, n'étaient d'aucunes Académies; *le Tasse* n'eut que des critiques injustes de *la Crusca*, & *Newton* ne dut point à la Société Royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral, & sur la chronologie.

A quoi donc peuvent servir les Académies? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé. *Mél. de Litt. ch.* 37.



Tous ce que j'entrevois dans ces beaux discours (académiques,) c'est que le Récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le Cardinal *de Richelieu* était un très-grand homme, le Chancelier *Seguier*, un assés grand homme, le Directeur lui répond la même chose, & ajoute que le Récipiendaire pourrait bien aussi être une espece de grand homme, & que pour lui Directeur, il n'en quitte pas sa part. *Ibid.*



La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. *Ibid.*



L'Académie Française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons & des épigrammes

jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu ses faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession. *Mél. de Litt. ch.* 51.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, ORAISONS FUNEBRES.

Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des miseres & des faiblesses humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu commun. On est réduit à imiter ou à s'égarer.

✿

Peut-être serait-il à souhaiter que le pere *Bourdaloue*, en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissoit, en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtems sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministere. Le texte devient une espece de devise ou plûtôt d'énigme que le discours développe. Jamais les Grecs & les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, & le tems l'a consacré. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.* 204.

✿

Les sujets de ces piéces d'éloquence (*Oraisons funebres*) sont heureux, à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est, en quelque façon, comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. *Ibid.*

FIN.



1re édition 50f.



